

MONTREAL, LE SAMEDI 23 NOVEMBRE 1985

La langue
n'est plus
au centre
des débats

page 7

Le
meilleur
homard
au monde

page 9

700 km
en pirogue
en
Amazonie

page 10

Silhouette
littéraire:
Gilles
Archambault

page 17

Noël
à la
campagne

page 19



LA PSYCHIATRIE HORS LES MURS

MARIE LESSARD

nouvelles
frontières

INTERNATIONAL



GALAPAGOS avec croisière 12 nuits.....1899\$
 MARTINIQUE et circuit en Amazonie française 14 nuits.....1749\$
 SÉNÉGAL, circuit Sine Saloum 7 nuits + plage au Frantel 5 nuits.1699\$
 ÉGYPTÉ, circuit 13 jours.....1999\$
 RIO, 12 nuits.....1399\$
 — PRIX MINIMUM, BASE DOUBLE, TAXES EN SUS, HIVER 85-86.

Session d'information, mardi 18h00, au 800 de Maisonneuve est

nouvelles
frontières

1130 boul. de Maisonneuve e. 288-4800
 800 boul. de Maisonneuve e. 842-1450
 Sans frais de l'extérieur 1-800-361-2133
 Détentrice d'un permis du Québec

LES PHOTOS DE

la presse

René Picard



2 PLUS, MONTRÉAL, SAMEDI 23 NOVEMBRE 1985

La vie en blanc

Le photographe se promène souvent à la recherche de l'inspiration, d'une situation, d'un sujet, d'une image. Celle d'aujourd'hui m'a été inspirée par M. Laurin, âgé de 75 ans, un homme plein de vigueur qui n'a

pas craint de monter sur le Mont-Royal à la première neige. Je l'ai aperçu sur le terrain de stationnement, boul. Camillien-Houde. Ce genre de photo n'est pas facile à prendre. Le sujet doit être bien placé afin que l'environnement ne disparaisse

pas totalement dans la blancheur. Cela devient ensuite un bon exercice de chambre noire parce que la plupart de ces photos exigent un papier très contrastant (numéro 4 et peut-être 5) pour arriver à une densité parfaite.

Fiche technique

Appareil: Nikon FM2
Objectif: 35 mm
Ouverture: 1/125e à f/11
Pellicule: Tri-X

SANTÉ MENTALE AU QUÉBEC

Entre l'asile et la rue



Une fois par mois, 50 chambreurs du centre-ville de Montréal prennent le chemin de l'hôpital Saint-Luc... pour jouer au bingo. Une nouvelle thérapie californienne? Pas du tout! Parmi ces adeptes du boulier et des jetons de couleur, la plupart sont d'anciens patients de l'hôpital psychiatrique Louis-Hippolyte-Lafontaine.

Autour des années 50, certains ont même passé dix ou vingt ans de leur vie entre les murs de l'asile de Montréal-Est dont on s'est dépêché d'oublier le nom évocateur: Saint-Jean-de-Dieu.

Aujourd'hui, après avoir traversé tous les méandres de la réforme du système de santé québécois, leur seul lien avec l'hôpital est ce jeu de société où ils viennent rencontrer leur psychiatre et recevoir leurs médicaments.



Christian Rioux

«Ceux-là, dira Dominique Scarfone, psychiatre en clinique externe à l'hôpital Saint-Luc, ce sont ceux qui se débrouillent bien. Ce sont ceux qui vivent de façon autonome, se présentent à l'hôpital et pour qui le démantèlement des asiles a eu du bon.

«Mais les autres, ajoute-t-il, comme si son regard cherchait quelque chose au loin, les centaines qui ont quitté Louis-Hippolyte-Lafontaine depuis 20 ans, où sont-ils?»

« Les fous crient au secours »

Ce n'est un secret pour personne aujourd'hui. Durant la Révolution tranquille et dans les années qui ont suivi, les réformateurs ont vidé les hôpitaux psychiatriques pour n'offrir aux patients, bien souvent, rien d'autre que la rue et la soupe populaire.

Dès 1961, Jean-Charles Pagé raconte l'expérience qu'il a vécue à Saint-Jean-de-Dieu dans un ouvrage dont le titre est un véritable cri d'alarme, *Les fous crient au secours*. La même année, le rapport Bédard vient révéler à tous le retard d'un demi-siècle qui caractérise le Québec dans le traitement des maladies mentales. Dans La Belle Provin-



Un groupe d'ex-patients psychiatrique a formé l'organisme (Solidarité psychiatrie). Ils se réunissent périodiquement pour discuter de leur situation et pour proposer des alternatives à la psychiatrie conventionnelle.
photo Jean-Yves Létourneau, LA PRESSE

ce, on ne soigne pas les malades mentaux, on les enferme!

Suivra toute une série de projets de réforme qui s'étendent jusqu'à nos jours et dont plusieurs n'ont pas été repris. Le rapport Bédard proposait en effet la réduction du nombre de patients dans les hôpitaux psychiatriques, la régionalisation des services, l'ouverture de départements de psychiatrie dans les hôpitaux généraux ainsi que la création de foyers de transition, d'ateliers protégés et de centres de jour.

La mise au rancart de l'asile sera rendue possible aussi, grâce à la découverte des tranquillisants, dont le tout premier, le largatil, sera testé à Montréal par le Dr Laiman à la fin des années 50.

Le nombre de patients entassés dans l'ex-Saint-Jean-de-Dieu et l'ex-Saint-Michel-Archange de Québec va donc baisser de moitié en 20 ans, malgré la demande accrue de la population en services psychiatriques. Depuis 1975, dans la seule région de l'Est de Montréal, 8 000 patients ont quitté les institutions pour se retrouver dans la communauté, souvent seuls, face à

face avec leur tube de pilules de toutes les couleurs.

Parallèlement, le nombre de sans-abri et de personnes itinérantes frisait les 10 000 l'an dernier sur l'île de Montréal. Les refuges et les soupes populaires refusent quotidiennement des personnes dans le besoin. Parmi elles, selon les estimations, entre le tiers et la moitié souffriraient de troubles mentaux. Combien viennent de la réduction des effectifs des hôpitaux psychiatriques? Personne ne le sait vraiment.

Tous les intervenants du milieu connaissent bien cependant, ce qu'il est convenu d'appeler le phénomène de la «porte tournante». Laissés à eux-mêmes, des milliers de patients font la navette entre l'urgence psychiatrique, seule porte d'entrée de l'hôpital, et leur taudis du bas de la ville, entre l'institution et le refuge pour itinérants. Entre les deux: rien, ou si peu.

Pire, après une ou deux hospitalisations de deux ou trois mois chacune, bon nombre de patients ont perdu maison, logement et meubles. À moins de faire une fausse déclaration, les

patients perdent automatiquement leurs prestations d'aide sociale et ne sont plus en mesure de payer leur loyer. La situation est telle que les travailleurs sociaux et les médecins compatisants conseillent discrètement aux patients de garder le silence et de faire porter leur formulaire mensuel par un parent ou un ami compréhensif.

Nicole Fontaine, coordonnatrice des programmes en santé mentale de la région du Montréal métropolitain reconnaît que «quand les gens sortent de l'hôpital, ils sortent tout nus. Ils n'ont rien devant eux.»

De l'urgence à la famille d'accueil

À l'urgence psychiatrique de l'hôpital Notre-Dame, à Montréal, plus d'une dizaine de malades s'entassent régulièrement dans une pièce fermée à clé, pas plus grosse que la salle d'attente d'un bureau de médecin. Ils vivent là une semaine en moyenne, dans la promiscuité la plus complète, attendant l'hospitalisation. Interdiction de téléphoner librement à un parent ou

un ami, impossibilité de s'isoler pour trouver le calme. Dans la pièce commune, des patients se promènent presque nus et seul le bruit de la télévision, allumée 15 heures par jour, vient briser la monotonie du décor. À 3 h de la nuit, vous pouvez aussi bien vous retrouver dans le couloir faute de lits. C'est à se demander s'il faut préférer le délire à la réalité.

Un psychiatre, alors en stage à l'hôpital, se rappelle d'une patiente tout à fait saine d'esprit derrière laquelle la porte s'est refermée par erreur. Elle était littéralement glacée d'effroi, de peur de ne pouvoir ressortir.

«Les gens font la queue à l'urgence des hôpitaux parce que les ressources concernant le logement, la réadaptation et les milieux de vie en général manquent cruellement», affirme le Dr Lausson, chef du département de psychiatrie à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Pour ceux qui n'ont pas nécessairement besoin d'être hospitalisés, on a surtout, depuis dix ans, privilégié la famille d'accueil comme forme de réinsertion dans la communauté. Dépendant de la grandeur des maisons, les familles d'accueil peuvent recevoir jusqu'à neuf pensionnaires. Plus récemment, on tentait de transformer la formule en parlant de famille d'accueil et de réadaptation où le nombre de patients est limité à quatre. Quelle que soit la formule, presque 700 personnes sont ainsi hébergées dans l'est de Montréal.

Le Dr Lausson, psychiatre dans la quarantaine, issu de la tradition des institutions françaises, ne mâche pas ses mots lorsqu'il s'agit de qualifier la situation des patients vivant en famille d'accueil. «Il y a des familles d'accueil merveilleuses, mais j'en ai vu d'autres qui sont tirées tout droit des romans de Dickens et de Zola. J'ai entendu des patients me raconter à l'urgence qu'ils avaient beau être schizophrènes, incapables et tout ce qu'on voudra, mais qu'ils ne méritaient jamais d'être traités comme des chiens. Dans certaines familles, ils passent leur journée à se bercer devant la télévision et vivent à quatre dans la même chambre, le cadenas sur le réfrigérateur. Ça, c'est pire que l'asile. Et, où avez-vous déjà vu que la famille pouvait être un lieu de traitement?»

Outre les familles d'accueil qui se comptent par milliers, on ne dénombre, sur l'île de Montréal, que 200 appartements supervisés où les locataires, autonomes, bénéficient durant la journée des services d'un animateur. On trouve aussi quelques rares places en foyers de

Les malades mentaux sont moins violents que la population en général



groupes et en maisons de transition.

Au-delà de ces formes d'hébergement, le maintien à domicile nécessite des ressources spécifiques qui sont encore plus rares. À l'Hôpital juif de Montréal, une équipe d'inter-

vention de crise a été constituée par le Dr Henry Kravitz. Ailleurs, quelques travailleurs sociaux ou infirmières font des visites à domicile.

Le Dr Lausson a lui-même expérimenté ces formes de maintien à domicile. Quarante patients d'Hochelaga-Maisonneuve étaient régulièrement visités par des infirmières spécialisées. « Nous avons ainsi évité de nombreuses hospitalisations », précise le médecin. En 1982, les budgets pour cette initiative disparaissent soudain, et les 40 patients retourneront tous à l'hôpital dans l'année qui suivra. Lorsqu'on sait qu'une journée passée à l'hôpital coûte environ \$300 par jour, l'économie n'apparaît pas évidente.

L'expérience menée depuis 1979 dans l'est de la ville impliquant familles d'accueil, appartements supervisés et foyers de groupe a montré que l'on pouvait faire passer le taux de réhospitalisation de 75 p. cent à 20 p. cent, selon l'Association des centres de services sociaux du Québec. Le résultat majeur de ces initiatives reste l'amélioration considérable de la qualité de vie des patients.

Au moment où le ministre des Affaires sociales s'apprete à rendre public son projet de loi

sur la santé mentale, on peut déjà prévoir que ces services seront appelés à connaître un développement considérable. Cependant, nulle part à Montréal, n'existe de véritable centre de crise tel que le réclament à grands cris tous les organismes représentant les patients. Un tel centre, qui a existé quelques mois à Québec, hébergerait les personnes en crise et leur prêterait main forte durant cette période difficile, à l'aide d'un personnel non professionnel et non médical. La formule proposée ressemble plutôt à la façon dont on pouvait accompagner un jeune faisant un « bad trip » de LSD durant les années 60 et 70.

La Coalition des ressources alternatives en santé mentale, réunissant une soixantaine d'organismes, réclame le financement par l'État de projets semblables se substituant complètement à l'hospitalisation et aux institutions publiques. Les « ex-psychiatrisés » préfèrent généralement miser sur leurs semblables plutôt que sur l'appareil médical qu'ils critiquent sévèrement.

Le démantèlement des grands hôpitaux psychiatriques comme Louis-Hippolyte-Lafontaine pose un autre problème que les

spécialistes américains, friands de termes médicaux, ont qualifié de « Not in my backyard syndrome ». La réinsertion sociale, oui! mais pas dans ma cour!

C'est, à peu de chose près, ainsi qu'ont réagi, l'an dernier, les citoyens de la rue Saint-Germain dans un quartier populaire de Montréal. Réunis en comité de citoyens, ils se sont opposés à la création, dans leur rue, du pavillon Saint-Germain destiné à de jeunes patients ayant eu des démêlés avec la justice. Au bout d'un an de négociations, les autorités du ministère des Affaires sociales ont dû battre en retraite et transformer leur projet en une maison pour femmes, clientèle plus acceptable pour la population environnante.

Les projets semblables évitent, depuis, les quartiers résidentiels, préférant les secteurs commerciaux où personne ne

viendra accuser les malades de faire baisser l'évaluation foncière des résidences ou de mettre en péril la sécurité des enfants.

Comme pour le SIDA, la maladie mentale provoque une crainte qui n'est pas toujours facile à contrôler et s'alimente au manque d'informations. Daniel Dore, ex-patient psychiatrique, s'est récemment fait demander par les parents d'un jeune schizophrène si le virus était contagieux.

De plus, les spécialistes affirment, sans l'ombre d'un doute, que les personnes souffrant de maladie mentale sont moins violentes que la population en général. Vous avez bien lu. Ce sont les plus grands psychiatres qui parlent ainsi. Exception faite de certains cas très rares, les malades ont plutôt tendance à se refermer sur eux-mêmes. En quatre ans, à l'urgence de Louis-Hippolyte-Lafontaine, après avoir vu passer plus de 10 000 patients, le Dr Lausson ne se rappelle que de deux cas de violence, dont un dû à une erreur de sa part.

Alors, qu'est-ce qui fait peur aux gens? « C'est la folie, lance Dominique Scarfone, celle des autres et, peut-être, surtout celle qui se cache dans chacun de nous... »

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Paul Longpré

Responsable des chroniques:
Pierre-Paul Gagné
Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:
Marie Lessard

Mise en page:
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio

Pol Chantraine
Sylvie Gervais
Serge Grenier

Yves Leclerc
Alice Parizeau
Simone Pluze

Christian Rioux
Michel Sabourin
Gilbert Tarrab

Toronto Michel Labrecque
Vancouver Daniel Raunet
Mexico Francis Pisani

Managua Jacques Lemieux
Paris Louis-B. Robitaille
Londres C. Saint-Germain

Costa Rica Gilles Paquin
San Salvador Édith Coron
Bonn André Racicot

Washington Jean-F. Lisée
New York Edouard Jacob

ONU Michèle de Rosset
Vienne Claude Moniquet
Tokyo Lillian Ginoza

Taiwan Jules Nadeau
Tel-Aviv Victor Cygielman

Publicité

Responsable des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

Secrétariat
Micheline Perron
Tél.: (514) 285-7319



Le démantèlement des grands hôpitaux psychiatriques comme Louis-Hippolyte-Lafontaine pose le problème que les spécialistes qualifient de « Not in my backyard syndrome ».

EN ITALIE

Les fous hors de l'asile

Semer l'émoi parmi l'intelligentsia des psychiatres québécois est chose relativement facile. Une recette simple consiste à prononcer le nom d'une paisible petite ville italienne de la côte adriatique et la plupart des membres de l'ordre se mettront immédiatement à grimper dans les rideaux. Le flegme légendaire du thérapeute fera place chez certains à des spasmes nerveux difficiles à contrôler.

C'est que, depuis presque 15 ans, Trieste est devenue le symbole mondial de la mise au rancart de l'asile psychiatrique et d'une transformation profonde dans l'attitude du médecin et de la société en général face à la maladie mentale. Depuis quelques années, de tous les pays, on organise régulièrement de véritables pèlerinages vers cette ville, non pas pour demander guérison de quelque maladie, mais pour étudier comment une communauté s'y est prise pour se débarrasser totalement de l'hôpital psychiatrique.

Les Québécois ont suivi la procession. Le professeur Bozzini est de ceux-là et a séjourné en Italie à l'automne 84 et en juin dernier dans le cadre d'une recherche réalisée pour le compte du Comité de la santé mentale du Québec. Le 18 octobre dernier, devant le personnel psychiatrique de l'Hôtel-Dieu de Montréal, il a déclenché une véritable guerre de tranchées.

La loi de 1978

L'Italie est le seul pays occidental qui, depuis 1978, a adopté les mesures les plus radicales afin d'éliminer totalement l'hôpital psychiatrique. En 1978, le Parlement italien, découvrant le retard du pays dans ce domaine, approuve une loi qui interdit toute nouvelle hospitalisation dans un asile. Seuls les anciens patients qui le désirent pourront être hébergés et cela, seulement jusqu'en 1981. En même temps, la loi oblige la création de départements psychiatriques chargés de fournir des services de santé mentale et instaure des critères très stricts réglementant la cure fermée.

L'adoption de cette loi qui recueille alors l'assentiment des partis de gauche et de droite est en fait le résultat du développement de tout un mouvement de psychiatrie lancé par le Dr Basaglia, en 1962, qui considère que l'institution psychiatrique, quelle qu'elle soit, crée et entretient la maladie et la dépendance. Au début des années 70 et jusqu'à sa mort, le Dr Basaglia appliquera cette conception à Trieste où l'asile est fermé officiellement dès 1979.

À sa place, des centres de

santé mentale, ouverts 12 heures par jour et six jours par semaine, fournissent les soins nécessaires à une population de 50 à 80 000 habitants. Seule une dizaine de lits sont réservés à l'hôpital pour des séjours de très courte durée, en cas d'urgence.

Selon le professeur Bozzini, les résultats obtenus sont fascinants, même s'il faut se garder de généraliser la situation de quelques villes du nord comme Trieste, Parme, Pérouse ou Arezzo. Dans ces villes, où l'hôpital psychiatrique n'est plus qu'un souvenir, les patients sont pris en charge par une équipe (psychiatre, travailleur social, infirmière) et, fait plus significatif, de 30 à 50 p. cent du travail se fait à domicile.

À Pérouse, 75 p. cent des patients d'une équipe rencontrée par M. Bozzini avaient une activité dans un milieu de travail. À Gênes, l'ensemble des méthodes de réinsertion sociale aurait permis de réduire considérablement les hospitalisations d'urgence, dont la durée moyenne n'est que de neuf jours. La prescription de médicaments serait d'à peine la moitié de ce qu'elle est en Amérique du Nord.

Quant aux anciens patients psychiatriques, où sont-ils? Selon le professeur Bozzini, ils ont été réinsérés dans leur famille pour la plupart ou dans des centres de transition, là où ces services ont été offerts, ce qui n'est guère le cas dans toutes les villes d'Italie. À Rome notamment, les services psychiatriques sont un fouillis bureaucratique indescriptible et les cliniques privées foisonnent.

Une réforme contestée

«L'esprit qui préside aux initiatives de plusieurs villes du nord, déclare le professeur Bozzini, évite de considérer le patient comme un malade chronique qu'il faut isoler. À Trieste, en particulier, on croit beaucoup à la thérapie par la vie, d'où l'importance accordée au travail. J'ai vu des psychiatres se déplacer eux-mêmes pour aller porter des médicaments à leur patient, parce qu'ils considéraient ce geste comme un acte thérapeutique important. J'ai accompagné un psychiatre pendant quelques heures alors qu'il suivait un patient en crise dans les rues de la ville de crainte qu'il ne lui arrive quelque chose. Pourtant, rien ne démontre que les préjugés à l'égard du malade mental soient moins forts en Italie qu'ailleurs. Ce qui semble différent, c'est le service et l'encadrement dont bénéficient les malades et qui, à Trieste entre

Aidez-nous à continuer à les aider



Agés et démunis

Ils sont ici

Il faut les aider

NOUS

- Nous les visitons
- Nous les écoutons
- Nous les sortons
- Nous les fêtons
- Nous les appelons
- Nous les recevons

4624, rue Garnier
Montréal (Québec)
H2J 3S7

les
petits
frères
des
Pauvres

OUI, JE VEUX FAIRE QUELQUE CHOSE
ICI, MAINTENANT

J'envoie ma contribution

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE NO RUE PROVINCE APP _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE () _____

Ci-joint ma contribution au montant de _____ \$

Je désire recevoir un reçu pour fins d'impôt (10 \$ et plus seulement) OUI NON

Je désire travailler bénévolement OUI NON

Je désire recevoir votre documentation OUI NON

Numéro d'enregistrement: 0187757-46-08

«Les médecins prennent possession de nos malades»

Je vais te tuer! Je vais toutes vous tuer! C'est de votre faute si je suis malade.» Que peut répondre une mère à son fils qui l'accuse de l'avoir mis au monde? «Ça fait mal à entendre, me dira ensuite Mme Elizabeth Hotte, j'ai été tellement bonne pour Serge.» Serge est un malade mental de 38 ans. Pour lui, on a diagnostiqué la schizophrénie.

1954, Serge a sept ans. Il joue à la balle près de chez lui... jusqu'à ce qu'un automobiliste en état d'ébriété le frappe. Résultat: fracture de la hanche et du fémur, une partie de la tête



Sylvie Gervais

amochée. «Dans la rue, dit sa mère, il avait l'air d'un petit chat écrasé.» Mais que faire? Les ressources des années cinquante n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui.

Toutefois, des rayons-x ont prouvé qu'il n'y avait rien d'anormal ni à la tête, ni au cerveau. Mais Elizabeth voyait bien que son garçon ne jouait plus comme avant. Serge était toujours replié sur lui-même. Mais il réussit à poursuivre ses études, non sans peine et misère, jusqu'en onzième année. Personne ne s'inquiétait plus.

L'unanimité est loin d'être faite

autres, sécurisent la population.»

Mais, la belle unanimité de 1978 est chose du passé. L'expérience de Trieste est elle-même de plus en plus contestée. À gauche, certains prétendent qu'on y aurait négligé ou mis de côté le rôle des thérapies psychologiques. À droite, une association de familles de malades, la Diapsigra, réclame le rétablissement de l'asile et des amendements à la loi.

De plus, les journaux italiens ont publicisé récemment des cas d'homicides commis par d'ex-patients psychiatriques expulsés des asiles. Des régions entières du pays boycottent la réforme de 1978. En juin dernier, le British Journal of Psychiatry publiait un article incendiaire, qualifiant le système psychiatrique italien d'arriéré

Peut-être était-ce là un caractère différent qui s'affirmait. C'est ce que l'on crut jusqu'au jour où... Paf, la première crise. Serge se sauve en courant du bureau du médecin à toute allure sans regarder où il va. Il n'avait que 17 ans à l'époque.

Puis c'est une seconde crise, cette fois chez le psychiatre. L'infamante tournée hospitalière commence: Albert-Prévost, Saint-Jean-de-Dieu (Louis-H.-Lafontaine), foyer d'accueil, apparemment «supervisé»... Quand Elizabeth est allée lui rendre visite pour la première fois, elle a pensé devenir folle. Puis, avec le temps, les choses se sont même gâtées. «Maintenant, dira-t-elle, on n'est plus capable de dialoguer avec les médecins. Ce sont eux qui décident pour nous autres. Ils prennent possession de nos malades.»

La famille mise au rancart

Les familles sont tenues à l'écart. Il n'y a toujours pas de dialogue entre la famille et les professionnels. L'étude de l'Association québécoise des parents et amis des malades mentaux: *Impact de la maladie mentale sur la famille* indique que seulement 53 p. cent des pa-

rents ont reçu de l'information sur la maladie. Paradoxalement, le parent est une personne qui peut et qui doit jouer un rôle positif auprès du patient. Mais ils ne savent pas comment réagir aux plaintes et demandes excessives du malade.

Les parents manquent d'information. Par exemple, on ne sait pas que la travailleuse sociale peut aider la famille. On ignore aussi que l'on peut porter plainte contre un établissement que l'on juge insatisfaisant. En tant que parent, il faut jouer un rôle positif auprès du patient en l'aidant à mieux vivre en santé. Car un malade mental demeure en santé s'il est bien logé, nourri, soigné et aimé.

Mais les psychotiques chroniques sont trop souvent laissés pour compte depuis que le traitement pharmacologique a ouvert les portes de l'asile sans prévoir de ressources adéquates dans la communauté.

Dans son dernier projet: «Orientations et amorces de plan d'action», l'hôpital Louis-H.-Lafontaine donne le ton. On veut d'ici 10 ans sortir les déficients et malades mentaux pour ne garder que les personnes âgées. Mais qu'en pense la famille du malade mental? N'est-ce pas à elle que va incomber la nouvelle surcharge causée par ce «dumping» institutionnel?

Il est vrai, par contre, qu'il en coûte près de \$100 000 annuellement pour garder un malade en institution. Mais ces changements affectent l'environnement familial des patients sans que personne n'ait prévu les problèmes que cela posera aux parents, aux frères et aux sœurs, aux conjoints ou aux enfants des malades. Trop souvent, la famille se retrouvera dans la situation de devoir prendre soin d'un malade 24 heures sur 24 sans savoir comment agir avec lui.

Certes, les médecins disent qu'il y a plus de chances de guérison si le patient est traité dans son milieu de vie social d'origine. Mais la famille est en droit d'en penser tout autrement. Il y a deux côtés à la médaille de la réinsertion sociale.

La vie de Serge dans les hôpitaux est un éternel recommencement. Change de département, change de médecin, change de médication. Mme Hotte ira même jusqu'à dire que son fils sert de cobaye à la

En réponse à cette mise à



l'écart, des groupes de parents se sont formés au début des années 1970 (1978 à Montréal). Mais le manque d'information les rend encore inaptés à agir convenablement. Il semble que l'on dit encore dans la société: moins on en parlera, moins ça fera mal. Or, il est grandement temps, selon les regroupements de parents, de restructurer les attitudes envers la maladie mentale.

Pour ce faire, il faut développer des services alternatifs plus adéquats, démystifier la maladie et expliquer aux gens pourquoi il arrive aux malades d'être violents.

Elizabeth tentera de garder son fils à la maison, ne connaissant pas, elle non plus, les agissements possibles de son fils. Mais quelques jours après son arrivée, il l'a très solidement battue. Il fut presque aussitôt ramené à l'hôpital par des policiers qui ont dû s'y prendre à quatre pour lui mettre la camisole de force.

Oui, la vie d'Elizabeth est constamment en danger avec son fils dans les parages. «Maintenant, Serge est rendu comme une bête. Il s'enlève les cheveux, les cils, les sourcils, les poils sur les mains. Ils ont vraiment fait quelque chose de beau avec lui.»

Les professionnels de l'équipe traitante prennent très peu en considération les besoins des familles. S'ils continuent dans cette voie, selon Mme Yolande Sabetta, travailleuse sociale au C.S.S.M.M., chef du Service Social psychiatrique à l'hôpital Notre-Dame et professeur de thérapie familiale, on peut s'attendre «à l'épuisement des familles, à des hospitalisations à répétition, à une forte incidence de problèmes de santé chez les parents ou le conjoint due au stress provoqué par leur désarroi devant la maladie et à une perte ou à une diminution de la vie sociale chez les parents et conjoints du malade mental».

La réinsertion sociale des malades mentaux, c'est un problème qui touche l'ensemble de la société. On s'accorde tous pour dire qu'il faut leur accorder une chance. Vivre avec les malades mentaux, oui mais s'ils dorment la nuit...

médecine. «Aujourd'hui, on a fait de Serge un schizophrène. Il fume sans arrêt; il se laisse aller. Il est toujours au restaurant de l'hôpital à vendre n'importe quoi: une montre de \$150 pour \$10, 5 cigarettes pour 25¢, n'importe quoi».

La schizophrénie et les autres maladies mentales sont présentes partout dans le monde. Mais les causes ne sont pas encore trouvées. L'environnement familial? Certains disent que oui, d'autres que non; l'hérédité? peut-être que oui, dans une certaine mesure; les facteurs sociaux? Pourquoi pas? Il y a bien un coupable quelque part.

Actuellement, on chiffre à 1 p. cent les possibilités pour un individu d'être atteint de schizophrénie, la pire des maladies mentales. Ses manifestations se font sentir vers la fin de l'adolescence et au début de la vie d'adulte. Les victimes, aussi bien que leurs familles et leurs amis en sont affectés à différents degrés. Mais la douleur demeure toujours incommensurable. D'autant plus que la maladie mentale, dans toutes ses formes, est encore tabou dans l'ensemble des sociétés.

Il serait grand temps pour les professionnels de la santé et des services sociaux de cesser d'aliéner les familles. L'impact de la présence d'un patient suivi en psychiatrie sur l'entourage est plus important qu'on ne pourrait le penser. Selon le rapport «Étude exploratoire sur le vécu des familles ayant un membre en psychiatrie», 76 p. cent des parents ont de la difficulté à dormir, 77 p. cent d'entre eux sont épuisés, 82 p. cent sont angoissés et 49 p. cent ne s'inquiètent jamais de leur propre santé! Les parents des malades mentaux souffrent au début de solitude et de culpabilité. On n'accepte pas et on se sent impuissant. Et avant d'apprendre à vivre avec la maladie, toute la routine et le climat familial se retrouvent chambardés.

Les indices d'un début de troubles de la personnalité sont souvent méconnus ou trop ordinaires pour qu'on se rende vraiment compte de ce qui se passe. Il s'agit souvent de plaintes et de demandes excessives de sommeil et d'activités en dehors des heures normales, de comportements violents, de désir d'isolement, de négligence physique, d'inactivité et de propos incohérents. Mais dans de tels cas, la famille ne comprend pas. En plus de se sentir dépourvue de moyens, elle est mise à l'écart par une armée de psychiatres et de bureaucrates.

CHRISTIAN RIOUX et SYLVIE GERVAIS sont journalistes pigistes.

La langue n'est plus au centre des débats

Le problème linguistique n'est plus au centre des débats comme il pouvait l'être.

C'est la constatation globale que fait le président du Conseil de la langue française, M. Jean Martucci, lorsqu'il observe la situation du français au Québec, aujourd'hui.

« Plus que cela, ajoute-t-il, on pourrait même dire que le problème de la langue ne préoccupe plus le monde francophone au Québec; il préoccupe encore les anglophones, qui continuent de réclamer des adoucissements à la Loi 101. »

« On observe une sorte de perte de conscience linguistique de la part des francophones, laquelle est causée paradoxalement par



Gilles Normand

la création de la Charte. Son apparition a rassuré les francophones, ils se sont dit qu'il y avait désormais des gens pour s'en occuper, et presque tous ont refilé le paquet au Conseil de la langue française, tout comme des citoyens constatent sans intervenir que l'on commet un délit sous leurs yeux, en se disant qu'il y a bien une police pour régler ces choses. »

Deux problèmes profonds

Le fait qu'une législation ait rassuré la majorité francophone l'a aussi un peu déconscientifié, alors que la société québécoise est aux prises avec des problèmes profonds. Il y en a deux principaux, selon le président du Conseil, l'un concernant la qualité de la langue, et l'autre le nombre des parlants français.

« Dans le premier cas, il y a des gens qui ne sont plus à l'école et qui écrivent le français de façon douteuse.

« Si je regarde la télévision ou si j'écoute la radio, j'observe une évolution significative par rapport au passé, mais je note des entorses à la qualité de la langue. Il y a trente ou quarante ans, les annonceurs ou intervieweurs avaient un texte. C'était plat, mais c'était français. Aujourd'hui, on improvise, c'est plus vivant, mais la langue est moins bonne. On en retrouve l'influence la plus néfaste en publicité: « Est bonne à mort! ».

« Et pour parler des journaux, c'est très rare que je lise une seule page sans trouver de gros-



Le président du Conseil de la langue française, M. Jean Martucci.

photo Pierre Côté, LA PRESSE

ses fautes de français », enchaîne M. Martucci, qui estime que la préoccupation de la qualité de la langue, au sens de bien parler et de bien écrire, s'est perdue.

Si la langue se créolise...

S'entêter dans une mauvaise qualité de langue signifierait glisser vers la créolisation du français québécois, craint M. Martucci.

« Si notre langue, tout en gardant ses régionalismes, ne s'approchait pas du français international, nous nous affaiblirions et nous perdriions cette force qu'est capable de nous donner l'appartenance à une francophonie mondiale. Le risque pour nous est d'être iso-

lés. Nous ne serions ni français ni anglais, ni francophones ni anglophones. Nous n'en sommes pas là, mais si nous ne faisons pas attention, nous risquons d'être enfermés dans un ghetto, que nous avons encore les moyens d'éviter. La pauvreté de la langue a des conséquences sur les relations commerciales, diplomatiques, enfin sur tout », explique notre interlocuteur.

La face du Québec va changer

Le deuxième problème majeur, d'ordre démographique, est encore pire: les Canadiens français ne sont plus en mesure d'assurer leur survie. Ils ne font plus d'enfants. Aussi, ne survivront-ils pas en tant que Cana-

diens français dans la forme qui les caractérisait jusqu'à tout récemment -lointains descendants de Français de France.

« Dans quelques années, la population canadienne française va se mettre à diminuer en chiffres absolus par rapport à celle de l'Amérique du Nord, dont nous constituons à peine 2 p. cent de la totalité. Ce n'est pas le Conseil de la langue française qui va régler le problème de la dénatalité, mais il se doit d'en constater l'existence et l'ampleur », affirme M. Martucci.

« On peut toutefois assurer la survie et le développement du Québec comme société francophone, poursuit-il. Il existe des moyens de faire croître la natalité. D'abord en instituant une politique familiale qui rendrait

plus facile la tâche d'élever des enfants. Ensuite, nous n'avons pas le choix, il faut accueillir plus d'immigrants. On compte, depuis quelque temps, une immigration qui se chiffre entre 15 000 et 20 000 arrivants, au Québec, annuellement, ce qui constitue un taux relativement bas. »

L'immigration sauvera le fait français au Québec, croit-on au Conseil de la langue française. Elle est et sera en majorité noire et jaune, haïtienne et vietnamienne; elle changera la face du Québec, dont elle réduira inévitablement l'homogénéité culturelle. Rien que l'an dernier, 13 p. cent des immigrants venaient d'Haïti.

L'intégration par l'école et la langue

En fin de compte, l'objectif de l'État serait d'intégrer les immigrants au Québec francophone, par l'école et par la langue du travail, le français.

« Il nous faut garder un œil sur la langue d'enseignement et l'autre sur la langue du travail. Autrement, on rendrait un mauvais service et aux immigrants et à nous-mêmes », explique M. Martucci, dont le père parle à peine le français et dont la langue maternelle est l'italien. « Et pourtant, je suis bien intégré au Québec », assure-t-il.

« Au moins, depuis les accords Couture-Cullen, le Québec est-il devenu maître de son immigration. Il a une politique claire, et les immigrants sont accueillis par des agents d'immigration québécois. Ils savent à quoi s'en tenir, ce qui n'était pas le cas jadis. Lorsque mon père a immigré au Québec, de même que tous les autres Italiens, qui ont quitté leur pays après la guerre, il croyait aller dans un état vaguement américain ou britannique, dont la population serait à majorité anglophone. Tous constataient bien, une fois arrivée, que la réalité était différente. Mais ils leur était plus facile de trouver du travail en parlant anglais. Maintenant, la politique de renseignement du Québec est claire, à l'étranger comme ici. »

« Et, de conclure sont président, le Conseil de la langue française conseille, comme son nom l'indique. Son travail est indispensable puisque la question linguistique, comme on le voit, reste au cœur de notre vie collective. On peut l'oublier par inconscience. On peut, par complaisance, la taire pour ne pas accentuer la tension. Mais la corde raide n'en est pas moins là, sous nos pieds. »

GILLES NORMAND est journaliste aux informations générales à LA PRESSE.

Le Conseil de la langue: un lieu d'étude et de recherche

Les Conseil de la langue française est avant tout un lieu d'étude et de recherche sur la situation linguistique.

Le premier rôle de cet organisme en est un de consultation. Il doit en effet donner son avis au ministre responsable, en réponse aux questions que celui-ci lui soumet sur la situation de la langue française, et sur les règlements préparés par l'Office de la langue française.

Le Conseil est également chargé de surveiller l'évolution du français au Québec, et il doit communiquer au ministre ses constatations et les conclusions qu'il en tire. Il doit lui soumettre toutes questions relatives à la langue, lorsqu'il juge que celles-ci méritent l'attention ou l'action du gouvernement.

Le Conseil de la langue française reçoit de plus les observations et les suggestions d'individus, de groupes ou d'entreprises quant au statut et à la qualité de la langue française, de même qu'il est ouvert aux questions touchant aux difficultés d'application de la Loi 101.

Un personnel de 35 employés permanents compose cet organisme, qui a un bureau à Québec et un autre à Montréal. À sa tête, un un bureau de direction formé de douze membres, dont

le président et le secrétaire sont nommés directement par le gouvernement. Les autres membres sont aussi choisis par le gouvernement, mais après consultation auprès des divers organismes et associations représentant les milieux patronaux, syndicaux, universitaires, artistiques, et les communautés culturelles.

La direction des études et recherches emploie à elle seule une douzaine de personnes, dont huit chercheurs: des démographes, des sociologues, un juriste et un linguiste, M. Jacques Maurais.

Des recherches à l'extérieur

En dehors des occupations du personnel régulier, il arrive que le Conseil confie à la pige d'autres travaux à des spécialistes.

Par exemple, on peut demander à un Italien d'entreprendre des recherches dans son pays, sur les problèmes causés par le voisinage d'une minorité, francophone ou autre.

« Ces études sur des situations à l'extérieur nous sont très précieuses, explique Jean Martucci, parce que le Québec ne se replie pas sur lui-même et tâche de

voir et de se servir des expériences des autres pays. Le cas du Québec est loin d'être le seul. Le problème est parfois plus complexe qu'il n'en a l'air. Le Québec est une minorité dans le Canada, dans l'Amérique, mais il y a aussi une minorité anglophone au sein du Québec,

et il y en a d'autres. »

On confie aussi des travaux de recherche aux universités; on fait réaliser différents sondages d'opinion auprès d'un groupe précis de la population ou d'un autre. Toutes ces études se traduisent par des publications. Le Conseil dispose de deux col-

lections principales: une collection de dossiers, forte de 24 titres, et une section documentaire, qui comporte 21 titres. Tous ces ouvrages sont mis à la disposition du grand public: étudiants, historiens, linguistes, juristes, ou groupes de citoyens, par exemple les Acadiens. G. N.



photo Pierre Côté, LA PRESSE

Jean Martucci est né au Québec, d'un père italien et d'une mère québécoise d'origine italienne.

Quatre organismes créés à partir de la Loi 101

La Charte de la langue française, sanctionnée le 26 août 1977 et mieux connue sous la dénomination de Loi 101, a donné un cadre précis à la francisation et, surtout, comme le précise Jean Martucci, « une impulsion sans précédent, tout en restant fidèle à la tradition québécoise de respect de la communauté anglophone et des autres minorités ».

Si la loi fait beaucoup, elle ne fait pas tout. Langue et justice exigent une vigilance collective de tous les instants. Aussi, quatre organismes ont-ils été créés à partir de la Loi 101, en 1977, pour faciliter son application:

- l'Office de la langue française, qui emploie 350 personnes. Il établit des programmes de francisation, dont il négocie l'application avec les entreprises de 50 employés et plus, et il en fixe la terminologie;

- la Commission de protection de la langue française, qui s'occupe des contrevenants. Elle reçoit les plaintes et n'entre d'ailleurs en jeu qu'à la suite de plaintes. En général, les problèmes sont réglés par voie de négociation, comme ce fut le cas dans 17 700 des 18 000 dossiers ouverts depuis la fondation de l'organisme;

- la Commission de toponymie qui, elle, veille à normaliser tous les noms de lieux existant au Québec. Elle s'occupe aussi de nommer des lieux qui n'ont pas encore de noms mais qui existent tout de même, à l'intérieur du territoire;

- le Conseil de la langue française qui, contrairement aux organismes précédents, n'est pas placé directement dans l'action. Le Conseil est d'abord un lieu d'étude et de recherche sur la situation linguistique.

G. N.

La revanche d'Oreste Martucci

Un Italien à la tête du Conseil de la langue française?

Pourquoi pas...

D'abord, Jean Martucci, qui a succédé à Michel Plourde, à la présidence du Conseil, est né au Québec, d'un père italien et d'une mère québécoise d'origine italienne.

Cette nomination, le 1er août 1985, constitue d'ailleurs la revanche d'Oreste Martucci qui, aujourd'hui, à 86 ans, parle à peine le français.

Martucci père avait immigré au Québec avant la guerre. Comme 400 autres Italiens, tous soupçonnés d'être des agents fascistes, il fut séquestré de juin 1940 à mars 1942, sous la loi des mesures de guerre décrétée par les autorités canadiennes.

« C'est tout juste si mon père savait que Mussolini était le chef d'État en Italie.

« Quand j'étais petit, mes compagnons d'école me

criaient: 'maudit Italien! Ton père est en prison!' Et moi, je priais pour que Hitler vienne le libérer. Dans ma logique d'enfant, l'ennemi était celui qui mettait mon père en prison », raconte Jean Martucci, en insistant bien sur le fait que sa nomination constituait pour son père une revanche et non une vengeance.

Cette nuance l'amène à dire la beauté de la langue française, qu'il aime « pour sa grande clarté, sa construction parfaitement logique, sa précision dans le vocabulaire au point ».

« Et d'un point de vue plus esthétique, c'est une langue sonore et douce, lorsqu'elle est bien parlée. Avec le portugais, c'est une des seules langues romanes qui aient des nasales, ce qui en fait une langue très belle, sonore », ajoute-t-il.

En plus du français et de l'italien, M. Martucci, âgé de 53

ans, parle l'anglais et l'espagnol. Il a aussi étudié l'allemand, le latin grec, l'hébreu, l'araméen et la langue syriaque. Il est bachelier ès arts de l'Université de Montréal, a une licence en théologie et une autre en sciences bibliques, après des études à l'Institut biblique pontifical de Rome. Ordonné prêtre, chez les jésuites, en 1956, il a aussi étudié à l'école biblique et archéologique française de Jérusalem, en 1958 et 1959.

Au moment de sa nomination à la présidence du Conseil de la langue française, il était délégué général du Québec en Italie, depuis 1981. Il a été secrétaire général associé (sous-ministre) au développement culturel de 1979 à 1981, et a enseigné en théologie à l'Université de Montréal. M. Martucci a publié sept livres à titre d'auteur et quatorze autres comme co-auteur.

G. N.

Îles-de-la-Madeleine: heureusement, il y a le homard!

Hormis les gros chalutiers de la société Madelipêche, qui continueront de gratter le fond du golfe du Saint-Laurent jusqu'à Noël, la saison de pêche a pratiquement pris fin aux Îles-de-la-Madeleine le 30 septembre dernier, alors que l'on donnait les derniers coups de dragues à pétoncles...

Dorénavant, avec les grands vents d'automne qui rendront la mer de moins en moins navigable, on ne pêchera plus que sporadiquement le peu de morue qui rôde encore autour de l'archipel. Pour les pêcheurs et les travailleurs d'usine commencera la longue période hivernale de chômage...

Outre les faibles captures de pétoncles, on retiendra surtout



Pol Chantraine

deux faits saillants de cette saison de pêche : les prises record de homard et la grève des capitaines de Madelipêche, qui a paralysé cette entreprise d'État une bonne partie de l'été.

Cette grève était en fait la manifestation visible d'un phénomène beaucoup plus vaste, qui risque d'affecter considérablement l'avenir du chalutage : la diminution des ressources, et notamment du sébaste, ou perche d'océan, communément appelé poisson rouge, qui constitue la quasi-totalité des captures de Madelipêche. Si les capitaines ont refusé d'aller en pêche cet été, c'est qu'il n'était tout simplement plus rentable pour eux de le faire. En effet, le sébaste, une espèce grégaire vivant en bancs, se disperse pendant l'été, qui correspond à sa période de frai. Le rapport consommation de carburant-capture devient alors tellement désavantageux que les pêcheurs n'y trouvent plus leur profit. Ils ne travaillent pratiquement plus que pour défrayer les dépenses du bateau.

Gros chalutiers

Selon la plupart des capitaines, et pas seulement ceux de Madelipêche ni des Îles-de-la-Madeleine, la diminution des bancs de sébaste du golfe est attribuable à la réouverture de leur pêche, il y a quelques années, aux gros chalutiers terre-

neuvains et néo-écossais. Ceux-ci, alléguent les capitaines madelinots et de l'Île-du-Prince-Édouard, échappent aux contrôles gouvernementaux du fait qu'ils débarquent leurs prises dans des ports situés en dehors du golfe et camoufleraient l'endroit exact où ils ont effectué leurs captures dans leurs registres. Ils soutiennent que c'est un jeu d'enfant pour les capitaines de ces grosses unités de pêche, grées pour la pêche océanique, que de rapporter que telle ou telle quantité de sébaste a été pêchée au large de l'île de Sable plutôt que le long de la côte ouest de Terre-Neuve!

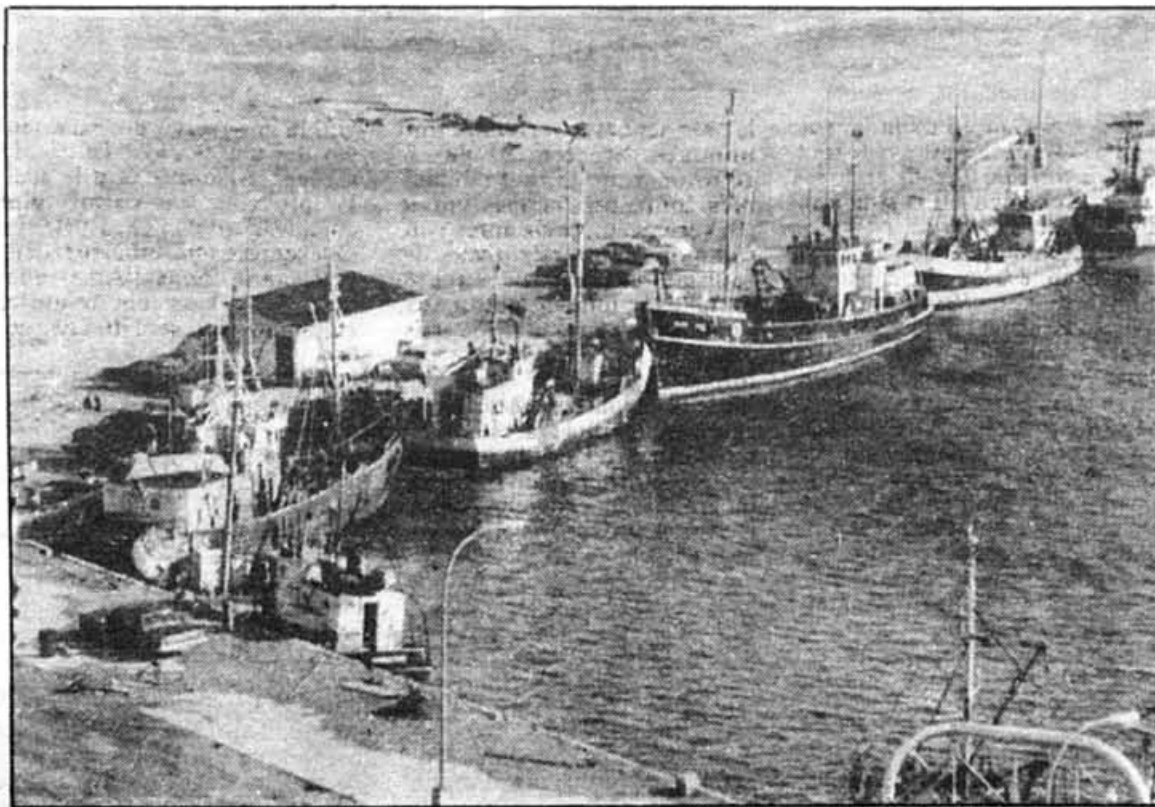
Mais la présence de chalutiers de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse dans le golfe n'expliquerait pas à elle seule la diminution des stocks. Les pêcheurs constatent avec inquiétude que le sébaste ne fréquente plus les fonds où il abondait autrefois. Cet été, la compagnie Usen Fisheries, de l'Île-du-Prince-Édouard, a demandé à ses capitaines d'inventorier systématiquement ces fonds. Ils n'y ont trouvé que très peu de poisson.

Un vétérinaire capitaine de cette compagnie m'a expliqué la chose de la façon suivante : jusqu'à tout récemment, on pêchait le sébaste au chalut semi-pélagique, c'est-à-dire un filet en forme d'entonnoir, à l'ouverture aussi grande qu'un terrain de football, que l'on tirait à grande vitesse entre deux eaux, à la profondeur précise où l'on avait repéré le poisson grâce à l'écho-sondeur — ce qui permettait des captures phénoménales. Cette technique est responsable de la crise qu'a connue la pêche au sébaste au début des années 70.

Vers le milieu des années 70, le prix du carburant ayant augmenté du fait de l'embargo arabe et la ressource diminuée du fait de la surpêche, on adopta le chalut de fond pour pêcher le sébaste. C'est un engin que l'on traîne sur le fond à petite vitesse et qui laboure tout sur son passage. Or, le sébaste se nourrit principalement de petits vers des abysses, les polychètes, ou sangsues de mer, qui foisonnent dans les dépôts sédimentaires qui tapissent les fonds marins, et dont le fragile habitat est détruit par le chalutage de fond...

Pénurie de la ressource

Les biologistes marins admettent la validité de cet argument et prennent note des inquiétudes des pêcheurs quant à la pénurie de la ressource, mais ils signalent que leurs études n'indiquent rien de tel. Selon eux, il y aurait abondance de sébaste. « Il se pourrait, m'a suggéré l'un d'eux, que les pêcheurs et l'in-



Cap-aux-Meules est le centre des activités et du commerce aux Îles-de-la-Madeleine. Ce printemps, les captures de homard ont atteint un record de tous les temps.

dustrie dramatisent la situation afin d'empêcher l'invasion de leurs aires de pêche par d'autres navires mieux équipés qu'eux.

Contrairement au sébaste, le homard est une espèce bien gérée, depuis longtemps, et cela se reflète dans les statistiques de pêche, qui montrent une croissance constante des captures madelinottes depuis 15 ans. C'est heureux pour les Madelinots, car le homard est leur principale source de revenu. Ce printemps, les captures de ce crustacé ont atteint un record de tous les temps, avec des débarquements de 1457 tonnes métriques, pour une valeur de 7719000\$, une augmentation de 22 p. cent par rapport à l'an dernier. En comparaison, le crabe rapporte bon an mal an de 3\$ à 4\$ millions, avec des captures de 2500 à 2800 tonnes métriques; le sébaste environ 2 millions pour des captures de 9000 t.m.; la morue, environ 600 000\$ pour des débarquements de près de 2000 t.m.; le maquereau, 500 000\$ pour 2000 t.m.; et les pétoncles 700000\$ pour 540 t.m.

Ce qu'il y a de remarquable dans la pêche au homard de ce printemps, c'est que l'augmentation des captures s'est fait sentir dans tous les ports de débarquement, et qu'une quantité plus importante de gros homards a été pêchée, ce qui atteste de la bonne santé des stocks de homard des Îles-de-la-Madeleine.

Le marché aussi semble avoir été plus actif qu'à l'ordinaire.

Des clients de Montréal et Québec sont venus acheter le crustacé sur place, ce qui était rarissime dans le passé, et les producteurs de l'archipel ont expédié du homard vivant jusqu'à Edmonton, Vancouver et Paris.

Meilleur homard au monde

Tout chauvinisme bu, le homard des Îles-de-la-Madeleine est réputé être le meilleur au monde... Malgré cela, les prix sont demeurés faibles pour les pêcheurs, qui n'ont reçu qu'un maigre 2,45\$ la livre en moyenne, alors que le homard de toutes les autres régions du golfe et de l'Atlantique a rapporté au moins 0,40\$ de plus. Les pêcheurs madelinots qui lisent les publications professionnelles comme *The Atlantic Fisherman* ont appris, avec une certaine amertume, que la dernière semaine de juillet, le homard avait atteint le prix fabuleux de 4,25\$ la livre dans certaines régions.

Les producteurs locaux de homard (ceux qui achètent aux pêcheurs) invoquent volontiers l'éloignement des marchés pour justifier le prix inférieur offert aux pêcheurs, mais ces derniers sont de plus en plus enclins à penser que les acheteurs s'octroient une marge de profit excessive à leurs dépens. Depuis cinq ans, le prix au débarquement du homard aux Îles n'a augmenté que de 13 p. cent, alors que celui de l'ensemble

des agrès de pêche a connu une hausse de 30 p. cent et que celui des bateaux a doublé. « En 1980, me disait un pêcheur, celui qui pêchait 9000 livres de homard dans sa saison arrivait à se tirer d'affaire. Aujourd'hui, il faut pêcher 12000 livres pour joindre les deux bouts. »

Mais c'est dans le secteur de la transformation que l'industrie semble le plus manquer de dynamisme, en dépit des programmes de normalisation et des investissements grandioses du gouvernement. Avec la courte saison du crabe, la grève des capitaines de Madelipêche et la faible production de maquereau en conserve, qui se limite aux 84 500 caisses de 24 boîtes subventionnées par l'A.C.D.I., plusieurs travailleurs d'usine craignent de ne pouvoir se qualifier pour l'assurance-chômage.

Cette léthargie du secteur secondaire affecte naturellement l'ensemble des pêcheurs. L'un d'eux, pêcheur de morue et de plie, livre désormais ses captures à Chéticamp, au Cap-Breton, à une centaine de km des Îles, où, en plus de pouvoir vendre tout son poisson, et à meilleur prix, on lui lave et glace aussi sa cale sans frais additionnels.

Partagé entre son archipel et son métier, il songe parfois à déménager.

POL CHANTRAINE est un journaliste pigiste basé aux Îles-de-la-Madeleine.

AU PAYS DES YANOMAMIS

700 km en pirogue dans une zone protégée aux confins du Venezuela et du Brésil

Une pluie fine, agréablement rafraîchissante, tombe paresseusement, soulevant ici et là des nuées de vapeur sur un fond de paysage uniformément vert. Quelques minutes plus tôt, à bord d'un minuscule Cessna à la mécanique douteuse (« they crash, but you don't die », se plaisait à répéter l'un de nos guides), nous avons atterri sur la piste plutôt rudimentaire d'Ocamo, l'un des derniers postes de brousse au sud du Venezuela, porte d'entrée du territoire d'un sous-groupe important des Yanomamis, les féroces Guaicas (littéralement « ceux qui tuent », dans le langage des Yanomamis).



Michel Sabourin

En bout de piste, dans les hautes herbes détrempées, j'explore visuellement ce paysage hallucinant, presque irréel, prenant conscience, comme sans doute bien d'autres l'ont fait avant moi, de la sérénité et de la fragilité qui se dégagent de ces lieux que la « civilisation » n'a pas encore réussi à s'approprier. Soudain, mon regard croise celui d'un homme « rouge » de petite taille, presque entièrement nu, porteur d'un arc et de flèches démesurées, qui émerge lentement de la forêt et que ma présence surprend. Spontanément, il émet un cri d'étonnement et il accourt rapidement en ma direction, brandissant ses armes au-dessus de sa tête. Profondément troublé par cette « apparition », je demeure figé sur place, craignant le pire. Il se jette alors littéralement dans mes bras, exprimant à ma grande surprise des émotions de joie, qu'il manifeste avec acharnement en me touchant un peu partout, d'une manière répétitive. Comprenant rapidement que ses intentions sont résolument pacifiques, je m'empresse de lui rendre son amitié. Résultat : à mon tour, j'ai l'apparence d'un homme « rouge », puisque la teinture détrempée qui recouvre la majeure partie du corps de ce « féroce » Guaica s'est répandue sur ma peau et mes vêtements.

En fait, je venais d'être chaleureusement accueilli par un membre de la tribu des IYAGUETERI (nom venant de IYAGUE, qui signifie en yanomami, « la couleur

du sang » et de TERI, « peuple », donc « le peuple de la couleur du sang »), qui habite à quelques minutes d'Ocamo. Par tradition et par habitude, les indiens Guaicas de la tribu des IYAGUETERI se recouvrent presque entièrement le corps d'une teinture végétale d'onoto (roncouyer), pour commémorer en quelque sorte le fait d'avoir séjourné, lors d'une migration antérieure, au bord d'une petite rivière dont l'eau était naturellement rouge, ce qui les avait profondément troublés. La plupart des noms des tribus Yanomamis sont ainsi inspirés de caractéristiques inusitées de leur environnement immédiat, d'événements particulièrement importants dans la vie de la tribu ou encore, d'habiletés ou de traits peu communs qu'on ne retrouve pas fréquemment (par exemple, la tribu des PATANOQUETERI, « le peuple possédant une grande stature »).

La légende de Padre Cocco

Fondée en 1957 par un groupe de missionnaires Salésiens, ayant à leur tête le célèbre Padre Cocco, la mission d'Ocamo est également connue sous le nom très catholique de « Santa Maria de los Guaicas ». Il s'agit, en même temps, d'un poste militaire d'importance très relative (présence d'un seul militaire, plutôt juvénile, qui d'ailleurs nous accompagnera lors de notre remontée en pirogue vers Puerto Ayacucho) et d'une station abandonnée de lutte contre le paludisme, surnommée la « Casa de la malarialogia » (où nous logerons pour la nuit...).

Après une visite des lieux (quelques minutes à pied, le temps d'être littéralement dévoré par des nuées de moustiques, autant insidieuses qu'imperceptibles) et un léger gueuleton (on nous offre gentiment des fourmis rouges et des bananes plantains (nous choisissons les bananes plantains !), d'autres indiens de la tribu locale viennent nous rencontrer et s'intéressent à nous sans doute autant que nous nous intéressons à eux. Il s'ensuit une joyeuse réunion d'observation mutuelle, d'échange d'objets usuels et de prise de photos. Mon « ami » de la première heure me présente solennellement sa compagne, qui s'abrite de la pluie

sous une gigantesque feuille de bananier. Elle appréciera particulièrement le peigne que nous lui remettons en signe d'amitié et qu'elle utilisera presque sans arrêt au cours de l'heure suivante ?

Pendant qu'il fait encore jour, nous en profitons pour étendre nos hamacs dans les lieux assignés et pour écouter notre guide, Pepe, nous raconter les « exploits » de Padre Cocco. Il semblerait qu'au tout début de ses activités évangéliques, ici même à Ocamo, il aurait tenté d'atténuer les ardeurs belliqueuses des Guaicas en « achetant » leurs armes de combat avec des objets variés, des « cadeaux » qu'il recevait de Caracas par avion. En fait, l'avion nolisé repartait pour Caracas chargé d'arcs et de flèches et avec l'argent qu'il retirait de la vente de ces armes, il se procurait d'autres « cadeaux » qu'il échangeait à nouveau contre les armes des Guaicas. Malgré ses intentions fort louables, ses efforts n'eurent malheureusement pas le succès prévu. En effet, les guerriers Yanomamis apprirent à renouveler rapidement leur stock d'armement et ne

manquaient jamais d'arcs et de flèches lorsque l'avion de Padre Cocco revenait de Caracas chargé de « cadeaux ».

La rencontre d'Hélène Valero

Nous apprenons également qu'habite dans cette région la légendaire Hélène Valero, une Brésilienne qui avait été enlevée par des Yanomamis en 1932, à l'âge de 13 ans. Vingt-quatre ans plus tard, en 1956, elle avait réussi à fuir en compagnie de ses quatre fils. À la demande expresse du Padre Cocco, elle revint s'installer sur les bords de l'Orénoque supérieur à la fin des années cinquante, afin d'aider celui-ci dans ses tâches d'évangélisation. Sa connaissance du milieu de vie, des moeurs et du langage des Yanomamis était, en effet, unique et devait permettre au Padre Cocco d'entrer plus facilement en contact avec les indiens de la région.

Pendant qu'on nous raconte cette histoire pour le moins étonnante, nous apprenons que la pirogue de Manuel Valero, un des

filis d'Hélène, vient tout juste d'accoster à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous nous trouvons. Après les palabres habituels de bienvenue et l'échange traditionnel de cadeaux, notre guide, qui n'a pas encore eu le temps de terminer son histoire, sollicite auprès de notre visiteur la permission de rencontrer sa mère. Un peu mal à l'aise mais visiblement ravi, Manuel Valero nous explique que la santé de sa mère est mauvaise (elle aura bientôt 66 ans), qu'elle est devenue presque aveugle, mais qu'elle serait sans doute heureuse de nous rencontrer, puisqu'elle n'a pas souvent l'occasion d'avoir des visiteurs. Sitôt dit, sitôt fait, nous embarquons immédiatement dans la pirogue du fils Valero, même s'il fait déjà nuit depuis presque une heure. Environ vingt minutes plus tard, après un voyage hallucinant sous un éclairage lunaire à peu près nul, nous accostons à l'embarcadere de la hutte des Valero. Et à la lumière d'une bougie vacillante, assistée de notre guide qui sert d'interprète, la Senora Valero nous reçoit deux par deux. Assise sur le bord de son hamac, elle nous raconte d'une voix faible les difficultés qu'elle a vécues et répond avec amabilité aux nombreuses questions que nous lui adressons. L'atmosphère de cette rencontre est d'un irréalisme total : après avoir appris quelques heures plus tôt l'aventure extraordinaire vécue par cette femme, nous voici maintenant assis à ses côtés, en train de lui faire la conversation ! Vraiment, ce voyage n'en finit plus de m'étonner !

Shamanisme et sorcellerie

Quelques jours plus tard, après notre installation dans le confort relativement luxueux (comparativement à ce que nous avons connu !) de la mission américaine protestante de Tama-Tama, à une centaine de kilomètres au nord d'Ocamo, nous avons la chance inespérée d'assister cette fois à une séance de sorcellerie dans la petite communauté Shamitari de Cejal, à quelques minutes de la mission. Encore une fois, rien n'était prévu, ni prévisible. Dès notre arrivée dans cette communauté, notre guide ap-



Un jeune guerrier GUAICA, de la tribu des IYAGUETERIS, sur les rives de la rivière OCAMO.

prend qu'au moment même, une séance de shamanisme se déroule dans la hutte communautaire, en vue de la guérison d'un membre du village affligé de crampes et de douleurs stomacales insupportables. Comme d'habitude, notre guide sollicite auprès du chef de la communauté la permission pour nous, d'assister à cette séance religieuse, mais il n'obtient d'abord qu'un refus poli que, toutefois, la promesse d'objets convoités, tels que fil à pêche et hameçons, finit pas transformer en un accord enthousiaste.

Sous l'emprise d'une drogue hallucinogène très puissante, *Iebena*, communément appelée *YOPO*, qu'ils s'insufflent mutuellement dans les narines à l'aide d'une tige creuse de bambou, les hommes qui assistent le shaman (appelé *shabori*, chez les Yanomamis) entrent rapidement dans un état de transe. L'effet initial de la drogue est une hypersecretion des muqueuses et une salivation abondante. Suit une période d'agitation extrême, au cours de laquelle les hommes en transe tentent d'entrer en communication avec les esprits des animaux et des plantes (les *hekuras*) par des chants et des danses rituelles. L'objectif visé est d'obtenir des conseils et des indications précises de ces *hekuras* dans le but de guérir la personne souffrante. À l'occasion, en proie à une inspiration subite, un des hommes en transe quittera subitement la hutte pour aller dans la forêt chercher un objet quelconque (par exemple, une pierre ou un arbuste) qui doit favoriser la guérison de la personne malade. De même, à plusieurs reprises pendant la séance, le shaman et ses assistants tenteront, par des morsures superficielles et plutôt symboliques, d'extirper le mal qui rongé l'estomac du «patient».

En remontant l'Orénoque sur une distance d'environ 700 kilomètres, il nous a ainsi été donné de vivre au sein des diverses communautés rencontrées et de partager, dans bien des cas, leur gîte et leur nourriture. C'est une expérience inoubliable!

Qui sont les Yanomamis ?

Les Yanomamis, considérés par plusieurs comme «les derniers indiens intacts du continent sud-américain», vivent dans une région isolée, pratiquement inaccessible, aux confins du Venezuela et du Brésil. Sauf par permission spéciale des Départements des affaires indiennes des gouvernements vénézuélien ou brésilien, il est formellement interdit de visiter cette région, que l'on tente ainsi de protéger contre l'invasion trop rapide de la «civilisation» et ce, afin d'y maintenir les coutumes et les traditions ancestrales des premiers habitants de ce territoire.

«Yanomami» signifie en langue indigène, «les humains réu-

nis dans un même groupe, sous un même *shabono*». Le *shabono* est l'habitat traditionnel des indiens Yanomamis, caractérisé par un immense auvent (plusieurs dizaines de mètres) entourant une place centrale à ciel ouvert autour de laquelle vivent en communauté les différentes familles. On estime qu'il reste environ 15 000 représentants de ce peuple, dont la majorité (un peu plus de 8 000 habitants) se retrouve à l'intérieur des frontières actuelles du Venezuela. Fort nombreux il y a à peine quelques décennies, les Yanomamis ont été radicalement décimés par les maladies, telles la tuberculose, la rougeole et les oreillons, apportées par des explorateurs et des prospecteurs attirés par l'abondance des richesses naturelles de ce territoire. Par ailleurs, aujourd'hui, la cause principale de la mortalité est sans contredit le paludisme, qui sévit abondamment dans la région et qui souvent résiste au traitement préventif par la chloroquine, ce qui oblige par conséquent le visiteur à prendre des précautions extraordinaires. Le peuple Yanomami est composé de différents sous-groupes, dont les plus importants sont les *SANEMAS* (les plus primitifs), les *SHAMATARIS* (les plus «déficients»), les *GUAHARIBOS* et les *GUAICAS* (les «féroces» guerriers). Nous avons pu, au cours de l'expédition, visiter des communautés représentatives de chacun de ces groupes, sauf celui des *GUAHARIBOS*.

Les Yanomamis sont avant tout des guerriers, des indiens forestiers vivant uniquement du produit de leur chasse et de cueillette. Ce n'est que depuis une centaine d'années qu'au contact des races avoisinantes (plus particulièrement, les *MAKIRITARES*), ils ont commencé à cultiver sporadiquement le sol et ont quitté les profondeurs de la forêt vierge pour se rapprocher davantage des grands cours d'eau (les affluents importants de l'Orénoque supérieur) qui sillonnent leur territoire ancestral. Une des raisons étonnantes de cette mutation culturelle profonde, c'est que le gibier est devenu très rare dans les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque, obligeant par le fait même les indiens à s'adapter à diverses formes de culture et à se rapprocher des voies d'approvisionnement. Actuellement,

leurs principales ressources alimentaires sont les bananes plantains et les fruits du palmier *Piji-GUAO*.

Même si les relations entre les familles et les individus qui composent la communauté sont forcément très étroites, puisqu'ils vivent sous un même toit, le *shabono*, et qu'ils partagent les mêmes ressources alimentaires, chaque famille jouit pourtant d'une indépendance relative; ce qui se manifeste surtout par le fait que chaque groupe familial vit autour de son propre feu, entouré des hamacs, l'une des plus merveilleuses inventions de l'indien forestier, parfaitement adaptée aux besoins de l'homme vivant dans la forêt tropicale humide.

Des règles précises, quasi darwiniennes, contribuent à la survie et à la reproduction de la race. C'est ainsi que les Yanomamis pratiquent consciemment le planning familial et l'euthanasie.

Habituellement, la naissance d'un enfant a lieu dans la forêt, alors que la future mère, laissée à elle-même, accouche dans la position accroupie, en refermant ses bras derrière la tête autour du tronc d'un arbre. Il est plutôt rare que des complications surviennent. Sitôt né, l'enfant doit subir un examen attentif et, s'il présente des défauts physiques apparents, la mère doit immédiatement le tuer. Il en est de même dans le cas où elle donnerait naissance à des jumeaux; elle devra alors tuer l'un des deux enfants (la fille, s'il s'agit de jumeaux des deux sexes). Et la mère ne pourra porter un deuxième enfant avant que le premier n'ait atteint l'âge de trois ans, soit le moment du sevrage; donc, il va sans dire que les relations sexuelles sont interdites au cours de cette période. Une grossesse imprévue et illicite signifierait automatiquement la mort de l'enfant à naître. Pour bien comprendre la nécessité de ces pratiques choquantes et plutôt barbares, selon nos critères d'hommes civilisés, il faut être pleinement conscient des difficultés énormes qu'entraîne la vie en forêt. À cause de la pénurie de nourriture et des nombreux déplacements rendus nécessaires à la survie, il est extrêmement difficile, voire pratiquement impossible, pour une mère Yanomami d'élever plus d'un enfant à la fois ou encore, de préserver du danger un enfant handicapé. Dans certaines circonstances, aller à l'encontre de ce principe pourrait mettre en

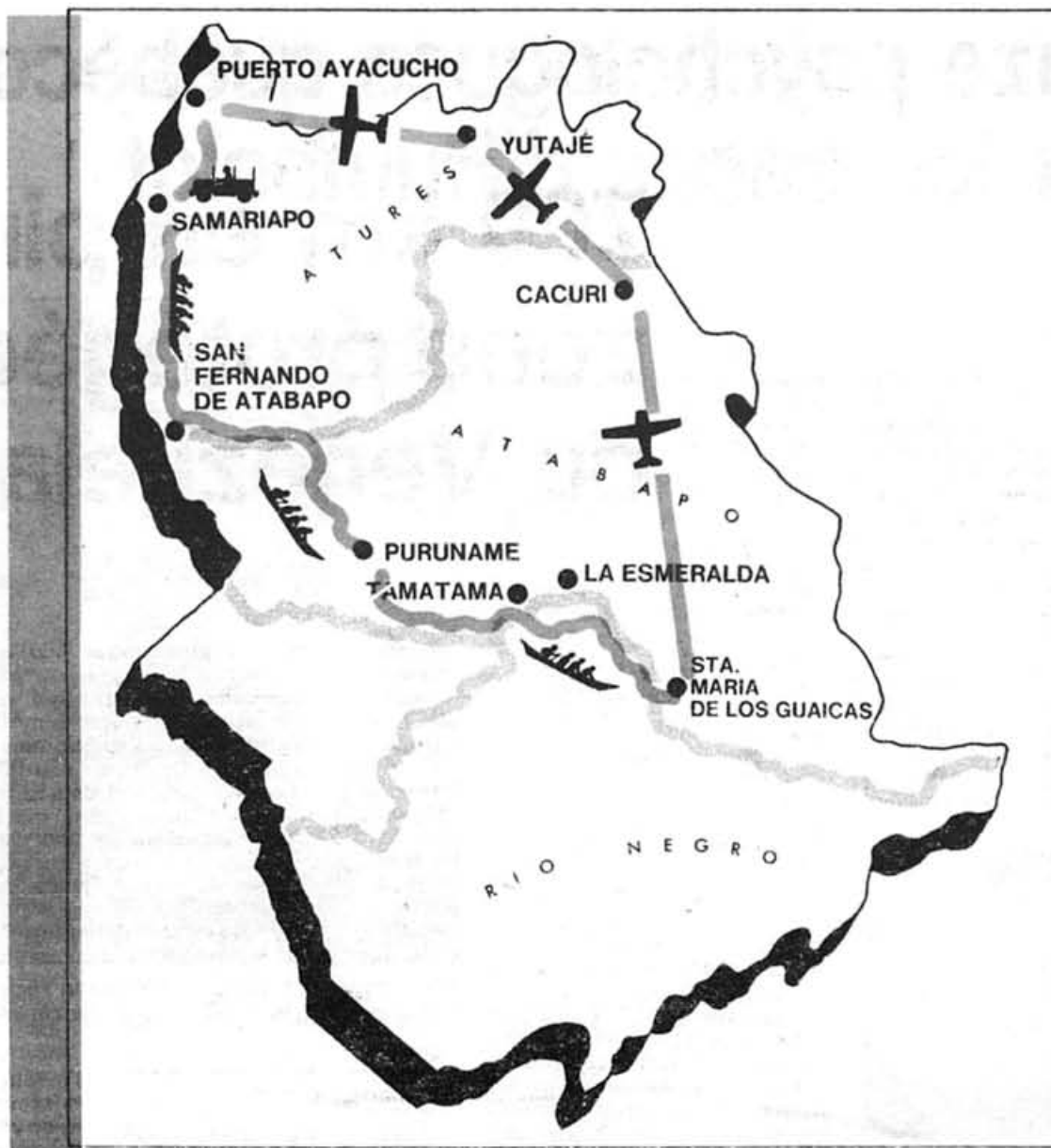
péril la survie de toute la famille.

Les croyances religieuses des Yanomamis relèvent d'une vision du monde et de l'au-delà relativement simple, partagée en fait par plusieurs peuplades primitives; après la mort, c'est l'existence paradisiaque dans un immense *shabono*, où la vie est facile: abondance de gibier et de fruits variés. Ils retrouvent alors une jeunesse éternelle et sont exempts de maladie. Les relations sexuelles sont fréquentes et n'entraînent pas la naissance d'enfants. Pour qu'un individu accède à ce bonheur suprême, il est toutefois nécessaire qu'il ait vécu correctement et que ses proches parents aient fidèlement exécuté à sa mort tous les rites funéraires requis. La plus importante et l'ultime cérémonie mortuaire relève de ce que les anthropologues ont appelé l'endocannibalisme et se tient quelques semaines après l'incinération. Il s'agit alors pour les parents mâles du défunt de consommer d'une façon rituelle les cendres de ce dernier, mêlées à une concoction de bananes plantains.

MICHEL SABOURIN est président de la Corporation professionnelle des psychologues du Québec; GILBERT TARRAB, lui, est professeur à l'UQAM et il collabore à plusieurs revues scientifiques, de même qu'au *DEVOIR* et à *LA PRESSE*.

Onze psychologues québécois sur les traces d'Humboldt

—pages 12 et 13



Onze psychologues québécois sur les traces d'Humboldt

Quand le baron Humboldt visita pour la première fois la région des Yanomamis en 1800, il fut frappé par les croyances des indigènes relatives à la plante CACHIMAMA, plante démoniaque ou « grand esprit » responsable de la régulation des saisons et du mûrissement des fruits.

À l'occasion du XXI^e Congrès interaméricain de psychologie, qui se tenait en juillet dernier, à Caracas, au Venezuela, onze psychologues québécois voulurent refaire le chemin emprunté par Humboldt il y a environ deux siècles. En fait, nous ne fîmes que 700km en pirogue, sur les 1400 du trajet de Humboldt depuis les sources de l'Oréno-



Gilbert Tarrab

que jusqu'au Rio Negro pour descendre ensuite jusqu'à Manaus, au Brésil. C'est cette expédition de neuf jours que nous voulons vous décrire, au jour le jour.

Après y avoir passé une nuit, nous quittons Caracas, la capitale du Venezuela, pour Puerto Ayacucho, situé à une heure d'avion, et porte d'entrée sur l'Amazonie, c'est-à-dire sur « nowhere », comme nous l'annonce un prospectus trouvé dans l'avion. Puerto Ayacucho sur Orénoque : en face, la Colombie et le petit village de Casuarito. Nous nous y rendons, histoire de mettre pied en terre colombienne : ses soldats indolents jouent aux cartes en nous regardant sortir du petit bateau à vapeur. Aucune vérification d'identité, tout juste de la curiosité bienveillante. Ce point-frontière est réputé pour le trafic de drogue. L'aller-retour de Puerto Ayacucho à Casuarito se fait sans pratiquement aucune des tracasseries administratives que nous connaissons en Amérique du Nord (Qu'avez-vous à déclarer? Combien d'onces d'alcool? Combien de cigarettes?) Là-bas, dans ce coin perdu où bientôt toute trace de « civilisation » nous quittera, tout est possible : la vie se déroule à un rythme très différent du nôtre, et les minutes ne s'égrènent pas de la même façon qu'à Montréal.

Après une nuit passée dans le seul hôtel potable de la place (le Grand Hôtel Amazonas s'it-

vous-plait), nous nous entassons dans des « avionetas » (des avionnettes qui peuvent transporter 3 à 4 personnes à la fois) pour notre première destination en brousse, les chutes de YUTAJE, à l'est de Puerto Ayacucho. Le voyage (une heure d'avioneta) fut exaltant : l'avion crachotait à toutes les 10 minutes, surtout quand il fonçait dans les nuages. On ne savait pas s'il montait ou descendait, tant les ratés se faisaient nombreux. Mais le pilote n'avait pas l'air de s'en faire outre mesure, et se moquait silencieusement de nos craintes. Seule la vue de la jungle en-dessous, avec ses forêts immenses, lézardées de lits de rivières, nous rassurait quelque peu car même si on tombait, on se disait qu'à cette altitude, ce ne serait pas bien grave, les arbres en-dessous amortiraient la chute, et tout ce qui pouvait nous arriver, c'était de nous trouver, au pire, pendu autour d'une des lianes de ces baobabs.

L'atterrissage fut épique : en guise de piste, il y avait là une espèce de route secondaire (vous savez, du genre qu'on trouve sur nos cartes routières en pointillé, pour signifier que la route est en « gravelle ») que notre téméraire pilote avait repérée je ne sais trop comment. Mais voilà qu'en bout de piste, l'avion roulait toujours. Et hop! Le voilà qui reprend son envol : ce n'était pas la bonne piste, nous dit le pilote avec calme, la vraie piste est située un peu plus loin. Et le voilà qui redescend en piquant du nez vers une autre route en terre, mais plus longue. Nous descendîmes, éreintés certes, mais ravis de toucher enfin le sol ferme.



Des indigènes SHAMATARIS (de la race des YANOMANIS) s'insufflent mutuellement une drogue hallucinogène, la YOPO, lors d'une cérémonie de shamanisme, dans le petit village de Cejal.

En pirogue

Après un léger goûter, nous partons en pirogue vers les fameuses chutes de YUTAJE : elles valaient le coup d'oeil et le détour. Surtout que nous en profitons pour prendre notre premier bain depuis notre départ de Caracas, dans une eau rouge, mais pure et fraîche. Si nous avions su alors que c'était là notre premier et dernier bain avant notre retour à Puerto Ayacucho, une semaine plus tard, nous serions, j'en suis convaincu, restés à YUTAJE beaucoup plus longtemps. Mais

l'avioneta nous attendait pour nous amener à CACURI, premier village indien où nous allions passer deux nuits, au pays des MAKIRITARES. 380 âmes y vivent, dispersées dans des churutas (des huttes circulaires). Les MAKIRITARES disposent d'un poste de radio, qui fonctionne à l'énergie solaire. Ils cultivent le yuca, qui est, à toutes fins pratiques, le manioc local, dans de vastes plantations, les CONUCOS. Notre guide, Pepé Jaimes, connaît très bien les chefs de cette tribu et notamment son « shaman » (le sorcier qui, ici, a beaucoup d'in-

fluence sur la régulation de la vie quotidienne). Je lui offre le cigare de l'amitié : ravi, il tient à le fumer dare-dare, et nous tirons de grosses bouffées dans la salle qui nous sert de dortoir, et qui est en fait l'école du village. L'air se fait bientôt rare, la fumée de nos cigares polluant peu à peu ce qu'il restait d'oxygène. Mais qu'importe : mes compagnons, enroulés dans leur moustiquaire et engoncés dans leur hamac, nous regardent d'un air attendri et nous pardonnent. Le calumet de la paix vaut bien quelques petits sacrifices... Il faut dire ici que ce n'est qu'après bien des tractations que Pepe réussit à convaincre shaman et chef du village de nous prêter l'école pour deux nuitées, arguant que nous étions des « scientifiques » québécois importants. Et ce n'est qu'après une séance extraordinaire du Conseil du village que permission nous fut accordée d'« occuper » l'école pour deux jours et deux nuits, ce qui, bien entendu, libéra les enfants pendant tout le temps de notre séjour. Condition nous fut faite également de ne pas prendre de photos d'enfants nus, les MAKIRITARES ne voulant pas qu'on les expose ainsi comme des singes dans un zoo.

Ceci étant, nous pûmes quand même prendre des photos de groupe. Comment ne pas se remémorer cette séance de photo où une jeune mère ne put se reconnaître sur la photographie polaroid que nous lui tendions (après la pose), car elle ne s'était jamais vue en photo auparavant.



Un jeune yanomani arborant fièrement des ornements faciaux traditionnels.



vant, mais qui a pu identifier le collier qu'elle portait! Autrement dit, si elle s'est reconnue sur la photo, ce n'est pas à cause d'elle et de ses traits, mais à cause de son collier, qui est donc la source de sa propre identité.

Les moustiques

Les moustiques! Ils ne nous ont pas quittés durant toute l'expédition. Ce furent nos compagnons de nuit les plus fidèles. Car les moustiques, en Amazonie, vous harcèlent par milliers. Il y en a de toutes sortes : ceux qui vous bouffent les poignets et les chevilles quand, fatigués de vos bottes, vous décidez de marcher en espadrilles; celles qui vous laissent des boursouffures grosses comme le poing sur le dos, quand, par malheur, vous décidez d'enlever votre chemise à manches longues pendant 5 petites minutes, histoire de vous asperger d'eau au petit matin, ceux qui vous attaquent subrepticement sur la nuque quand vous avez oublié un instant de placer votre visière-moustiquaire sur la tête... Mais les pires, ceux qui sont porteurs de paludisme (la malaria), vous attendent à OCA-MO, le point le plus au sud où nous ayons pénétré, pas très loin de la frontière brésilienne. Là, c'est par nuées qu'ils se précipitent sur vous, et se régalaient à satiété de chaque bout de peau exposé à l'air. Nous étions, nous onze, habillés comme des Martiens en atterrissant sur la piste-gazon d'Ocamo : chemises à manches longues, pantalons, bottes, chapeau et visière-moustiquaire. Une partie de notre groupe réussit à quitter le soir même, en pirogue (le *bongo*, en langage indien), vers LA ESMERALDA, où nous fûmes très bien reçus par Monik et Joachim et leurs enfants Daniel, René et Mario, qui nous offrirent le gîte pour la nuit. LA ESMERALDA (130 personnes, 35 familles) comprend une mission catholique; c'est la raison pour laquelle la plupart des indiens du village portent des noms bibliques. Nous couchâmes par terre, dans nos sacs, mais nous étions au moins protégés des moustiques car, pour une fois, nous dormions à l'intérieur d'une maison, bien calfeutrés dans nos duvets, et non dans des hamacs à l'air libre. La maison était modeste, selon les standards nord-américains, mais pour nous, ce soir-là, ce fut un paradis.

LA ESMERALDA possède aussi un musée, où les arcs et flèches des MAKIRITARES sont exposés aux côtés d'œuvres artisanales des gens du pays et de cartes de la région, ainsi que de « posters » maison faits par les autochtones. Le groupe en profita pour acheter bien des choses, puisque tout était à vendre. La montagne d'uranium, CERRO DUIDA, flanquant LA ESMERALDA, impressionnante et phosphorescente, protégea notre sommeil. Nous en avons



Au départ de Céjal.

bien besoin, car après une saucée supposée aphrodisiaque apprêtée aux fourmis rouges, nous avions soupé d'un animal dur à digérer, le « lappa ».

Le lendemain, une fois que l'autre groupe (celui qui passa la nuit à Ocamo, après sa visite à Hélène Valero) nous eut rejoint, nous continuons la remontée de l'Orénoque vers CEJAL, où nous eûmes la chance carabinée d'assister à un rituel religieux, dont mon collègue fait largement état dans l'article ci-joint. Inutile de dire que nous sortons de là bouleversés, ayant le sentiment puissant d'avoir de nos yeux vu pratiquées certaines cérémonies que Claude Lévi-Strauss décrit si bien dans ses « Tristes tropiques » (notamment le chapitre sur les Caduveos du Brésil). C'est là que notre deuxième guide, Jaime (pour nous Jimmy), eut la brillante

idée de s'acheter (pour quelques sous) un bébé tigre, qu'il plaça dans une espèce de cage et qu'il devait par la suite trainer avec lui jusqu'à Caracas. Inutile de vous dire que, par la suite, nos nuits ne furent jamais plus les mêmes : à côté du ronflement de l'un ou l'autre de nos camarades, il fallait maintenant en plus se farcir les mélodies de ce bébé tigre qui, je vous l'assure, ne sont pas un cadeau pour le dormeur.

Dans l'après-midi, nous remontons en pirogue pour nous diriger vers la mission protestante de TAMA-TAMA, que le pasteur Larry Fyock (membre des « New Tribes Mission ») a su rendre agréable et quasiment « américaine » : gazon bien tondu, bungalows à l'américaine, douche (la première depuis Puerto Ayacucho), salle commune, etc. Il n'y manquait que

le drapeau U.S.! Fort aimable, le pasteur Fyock nous offrit le gîte dans une salle attenante à la chapelle, avec lits de camp et matelas par terre pour ceux qui les préféraient au traditionnel hamac. A part quelques lézards qui se promenaient en toute quiétude sur les plafonds (et pas méchants pour un sou!), la nuit se passa fort bien. Sauf que dès 5h du matin, lever militaire pour reprendre la pirogue vers SAN JUAN DE PURUNAME (de la tribu PIAROA), et SANTA BARBARA DEL ORINOCO, (où, au passage, caïmans et couleuvres géantes, papillons multicolores et jaguars étaient visibles à l'oeil nu), avant d'arriver à SAN FERNANDO DE ATABAPO, de nouveau face à la Colombie. San Fernando est la deuxième ville en importance de l'Amazonie vénézuélienne, après Puerto Ayacucho. Nous passâmes une nuit mémorable dans le seul

hôtel de l'endroit, bourré de cafards et de rats qui se balladaient impunément sur le haut des murs et sur les gouttières. Le seul couple de notre expédition eut droit à la chambre nuptiale (la « *matrimonio* », comme on dit au Venezuela), mais personne ne sut le lendemain matin ce qui s'était réellement passé durant cette nuit... cafardeuse. Cafardeuse, sauf pour ce qui est de l'extraordinaire soirée que nous passâmes dans une école, où nous étions les invités d'honneur pour la graduation de fin d'année scolaire. Nous fûmes quelque peu gênés, car les organisateurs déplacèrent les parents des enfants des bancs de la première rangée pour nous les offrir! Nous eûmes droit à un accueil princier de la part de ces gens simples mais tout pleins d'une générosité d'âme dont nous n'avons plus l'habitude en Amérique du Nord. Et puis, les danses et chansons de ces gracieux petits bouts de chou nous embaumèrent le cœur pour le restant de la soirée. L'expérience fut tellement chaude que les cafards et rats de la nuitée passèrent par la suite inaperçus... Et pour corser le tout, le même Jimmy (sans doute pour que le cher tigre ne se sente pas trop seul!) se paya un peu plus loin un monotiti (un singe), qui était en fait très drôle, mais qui, en face du titi tigre, nous faisait de ces démonstrations qui, amusantes et déridantes le jour, le devenaient beaucoup moins vers 3 heures du matin.

Ayacucho

Après un petit déjeuner servi à la sauvette (encore assaisonné de sauce de fourmis!), nous reprenons valises et bongo pour notre destination finale : Puerto Ayacucho. Mais auparavant, nous eûmes à loisir le temps de prendre moult photos du superbe Mont Yacapana (dans le parc national du même nom) et de faire deux arrêts, l'un à CORIPACO (où des mômes grimpaient sur d'immenses arbres et plongeaient avec une agilité surprenante dans l'Orénoque) et à ISLA RATON, où nous déjeunâmes d'un exquis repas, arrosé de bière et d'une boisson du pays (en guise d'apéro) extrêmement forte, et qui faisait penser à de l'eau-de-vie pure. Nous rencontrâmes là de nombreux touristes, venus de la capitale, et qui s'empressèrent de photographier ce groupe d'hurluberlus (i.e. nous) sortant de la jungle!

Dans la soirée, la boucle est bouclée : nous atteignons Puerto Ayacucho où nous passons la nuit au fameux hôtel AMAZONAS, où nous dansons jusqu'aux petites heures du matin. Le lendemain, après une incursion « en ville », nous rentrons en DC-9 cette fois, à Caracas, après une semaine mémorable en territoire Yanomami. Nous étions fins prêts pour le Congrès interaméricain de psychologie!



Tôt le matin, c'est le départ en « bongo » (pirogue traditionnelle, construite à partir d'un seul arbre...) dans lequel est entassé tout l'équipement.

DEMAIN L'AN 2000

Yves Leclerc



Les bonnes (petites) nouvelles

Cette semaine, plutôt qu'un grand thème, voici une série de petites nouvelles sur le merveilleux monde de l'informatique grand public. La plupart, heureusement, sont bonnes.

Commençons par le plus modeste: Radio Shack-Tandy lance un nouveau portable, le modèle 600, qui comprend un écran plat de 16 lignes par 80 colonnes, 224 Ko de mémoire et un lecteur de disquettes 3 1/2". Ça ne va pas révolutionner le monde, mais cela peut être un outil intéressant à un prix raisonnable (un peu plus de \$2000) pour ceux qui travaillent sur la route. Ne retenez pas votre souffle, cependant; le modèle 600 ne sera probablement pas disponible à Montréal avant les Fêtes.

En revanche, la nouvelle génération des ordinateurs personnels, elle, est arrivée en ville. L'Atari 520ST est offert par Compucentre; si vous voulez voir cet oiseau rare, non seulement il est en montre entre autres à la Place Bonaventure, mais encore vous pouvez l'acheter et partir avec. Les prix sont extrêmement intéressants: environ \$1 600 pour une machine 512 Ko avec unité de disquettes 3 1/2" contenant 400 Ko et écran couleurs, et \$1 300 avec un écran monochrome (mais ne soyons pas «cheap»). On peut ajouter une seconde unité de disquettes en «daisy chain».

On se demande un peu comment Jack Tramiel arrive à en offrir autant à un prix aussi bas. Une partie de la réponse est qu'il a sans doute un peu «coupé les coins» sur la qualité des composants et sur les fonctions disponibles. Il y a aussi un doute sur la légitimité de l'interface utilisateur «GEM» de Digital Research; celui-ci, accusé d'avoir copié le «look» du MacIntosh par Apple, a en effet reculé honteusement... mais Atari a décidé de continuer à pousser

son «Jackintosh», menace d'Apple ou pas.

Dernier facteur de bas prix qui ne charme pas les détaillants: on dit que la marge de profit laissée au vendeur est extrêmement mince, ce qui fait bien plaisir à l'acheteur, mais est sans doute cause que peu de magasins en Amérique du Nord offrent encore cette machine (en Europe, ça va mieux; il s'en vendrait 15 000 par mois seulement en Allemagne).

L'Amiga est en ville

Quant à l'Amiga de Commodore, il est présent dans une bonne dizaine de magasins et boutiques: les Computerland, les Innovations en informatique, et quatre boutiques indépendantes dont Dumoulin de la rue Mistral. Évidemment, pour l'instant, il n'y en a pas des masses; le premier lot comprenait une centaine d'appareils, qui sont partis comme des petits pains chauds.

Chez Dumoulin et chez Innovations en informatique on est déjà en manque, et on me dit qu'on n'a jamais vu un nouveau modèle partir aussi vite. Innovations de la Place Ville-Marie aurait même une quarantaine de commandes qu'ils n'ont pu remplir, et qu'ils espèrent satisfaire d'ici une semaine ou deux.

Les prix canadiens de l'Amiga sont moins spectaculaires que ceux de l'Atari, mais ils sont intéressants: \$2000 pour l'unité centrale avec 256 Ko (l'extension à 512 Ko coûte \$300) comprenant une disquette de 880 Ko, \$450 pour la seconde unité de disquettes, \$800 pour le super-moniteur couleurs RGB.

Notez que si l'Amiga est plus cher que son rival, il y a une raison. La machine est plus puissante (elle peut prendre jusqu'à 8 Mo de mémoire), plus rapide (à cause de ses puces auxiliaires), et surtout elle est capable d'effectuer plusieurs tâches en

même temps mieux encore qu'un IBM-AT.

Dans le cas de l'écran couleurs, il y a un hic: on n'en a reçu à Montréal qu'environ un pour deux ordinateurs. Je suppose que les autres acheteurs devront se brancher temporairement sur un téléviseur (avec une TV de bonne qualité, le résultat est tout à fait acceptable), car on ne sait pas exactement quand la situation va se corriger.

Il reste aussi le problème de la compatibilité IBM. Pour cela, il faut un lecteur de disquettes 5 1/4" à \$600 qui est en entrepôt, mais que Commodore ne livre pas tant que le logiciel émulateur (appelé bizarrement «The Transformer» et coûtant \$150) n'est pas prêt, soit dans deux ou trois semaines.

Quand se pointera le logiciel pour Amiga? Début décembre pour les premiers programmes, affirme Gérard Gauthier chez Commodore: un traitement de texte «élémentaire» appelé Textcraft, un simili-MacPaint nommé Graphicraft, et un programme de création musicale appelé (soyons conséquents) Musicraft. Mais (ne le dites à personne) il paraît que certains détaillants vous livrent dès maintenant avec l'Amiga, gratuitement, des versions préliminaires mais tout à fait fonctionnelles de ces logiciels.

Pour un peu plus tard, on parle de langages de programmation (C, Pascal, Lisp et Assembleur) et surtout d'un clone de Lotus 1-2-3 appelé VIP Professionnel (qui serait aussi disponible pour l'Atari) qui se vendrait environ le tiers du prix de l'original.

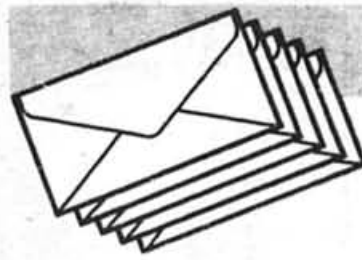
Les «grands anciens»

Si le succès originel de ces deux ordinateurs nouvelle vague se confirme, cela poussera sans doute les «grands anciens» que sont IBM et Apple à réagir.

Pour le premier, les principales nouvelles sont l'annonce de son nouveau super-réseau local «token ring», accueilli par l'industrie avec soulagement plutôt qu'avec enthousiasme, la montée brusque de l'IBM-AT (malgré ses agaçants et chroniques problèmes de disque dur), et, ô surprise, un renouveau d'intérêt dans le «défunt» PCjr.

Sur ce dernier point, notons que cela se manifeste surtout pour l'instant aux États-Unis, où une promotion du temps des Fêtes propose un «junior» pour \$650 US, écran couleurs compris. Comme il existe maintenant un accessoire produit par un fabricant indépendant qui permet d'ajouter une deuxième disquette et de la mémoire pour pratiquement transformer la machine en PC à moitié prix, on comprend l'intérêt.

Ici, l'offre la plus alléchante vise surtout la clientèle des enseignants, qui peuvent se procurer pour environ \$1 200 un PCjr avec écran et imprimante. Reste à voir si on offrira un «spécial» comparable pour le grand public, et si «junior» renaîtra vraiment de ses cendres, ou si ceci n'est qu'un incident de parcours.



LE COURRIER

On adresse le courrier à Yves Leclerc La Presse - PLUS 7, rue Saint-Jacques Montréal, Qué. H2Y 1K9

Monsieur,

Je suis votre chronique assidûment, et vous remercie de partager votre expérience avec vos lecteurs.

Je possède un micro-ordinateur Atari et je voudrais entrer en contact avec un groupe d'utilisateurs de cet ordinateur. Vous serait-il possible de me référer à un de ces groupes, ou bien de me dire comment savoir si un tel groupe existe?

Je vous remercie d'avance,
Jean-Luc MORVAN,
Duvernay

RÉPONSE: Malheureusement, pour autant que j'aie pu savoir, le groupe d'utilisateurs Atari est disparu. Comme vous le savez peut-être, il avait été formé par la société Atari même, à l'époque où celle-ci était indépendante.

De fait, le groupe Atari était considéré comme un modèle du genre, car il recevait un appui considérable de la compagnie, appui qui a été en grande partie maintenu quand elle est passée aux mains du groupe Warner.

Mais, et c'est là l'envers de la médaille de toute initiative qui n'est pas autonome, l'efficacité du groupe s'est sérieusement détériorée à mesure que les ventes d'Atari faiblissaient et que ses moyens diminuaient. Enfin, lorsque Jack Tramiel s'en est porté acquéreur, une des premières mesures d'austérité qu'il a prises a été de couper tout soutien aux groupes d'utilisateurs aux États-Unis et au Canada.

Malgré cela, il est possible qu'il existe toujours un noyau d'utilisateurs qui sont restés en contact les uns avec les autres. Hélas, je n'en ai jamais entendu parler dans la région de Montréal; et les seuls détaillants qui jusqu'à récemment vendaient des appareils Atari, Simpson's et Distribution aux consommateurs, n'ont pas pu me renseigner eux non plus.

Vous pourriez toujours essayer de vous informer auprès de Compucentre, qui vient de commencer à vendre les nouveaux Atari 520 ST, mais je serais étonné qu'ils puissent vous aider. Pour le reste, tout ce que nous pouvons espérer est que votre lettre tombe sous les yeux d'un ou l'autre membre d'un groupe d'utilisateurs des appareils de cette marque, et qu'il se fasse connaître.

En attendant, une des principales sources d'information et de programmes que je connais pour les ordinateurs Atari est le magazine américain COMPUTE; on y trouve non seulement des versions pour cette marque d'un bon nombre de programmes éducatifs et de jeux, mais encore des publicités pour des logiciels et périphériques, et même des références

techniques dans la rubrique «dépannage».

Enfin, espérons que le succès de la nouvelle vague des modèles 130XE (successeur du 800) et 520 ST (concurrent du MacIntosh et de l'Amiga) fera renaître l'intérêt dans les produits Atari, en particulier dans la presse spécialisée, qui s'en était en grande partie désintéressée depuis quelque temps.

Cher Monsieur,

Voici le dossier de presse de Bar Ouvert, un programme réalisé par le Centre des technologies de l'information de l'Institut de recherches cliniques de Montréal, qui fait appel à la technologie du vidéo interactif...

Les spécialistes de l'Institut, sous la direction du Dr Michel Bourque, ont mis au point des programmes perfectionnés faisant appel à l'équipement informatique... Un IBM-HT permet aux usagers de répondre à des questions, et à partir des réponses, un message personnalisé est débité par la console. En outre, les données recueillies sur une base anonyme sont saisies par l'ordinateur et seront ultérieurement traitées par des spécialistes en épidémiologie et des intervenants en toxicomanie.

Le kiosque de Bar Ouvert sera ramené à Montréal entre les 18 et 22 novembre, et entre les 2 et 6 décembre...

Veuillez agréer, etc.

André C. GAUTHIER

RÉPONSE: Je n'ai pas l'habitude de faire écho à des communiqués, mais il me semble qu'ici se trouve l'exception qui confirme la règle. L'objectif double d'informer le public sur l'alcoolisme et en même temps de recueillir des données statistiques me paraît intéressant, le format aussi.

Bar Ouvert prend en effet la forme d'une simulation de conversation entre l'utilisateur et un barman, «Jean-Paul», dont le rôle n'est pas de prêcher l'abstinence (ce serait un comble!) mais plutôt d'échanger des propos sur la vie, l'alcool, la psychologie populaire. En cours de route, il «tire les vers du nez» de son interlocuteur pour fins d'études statistiques.

Le projet prend la forme d'un kiosque itinérant qui se promène dans les institutions d'enseignement de niveau collégial et universitaire et il est financé... par une brasserie.

COMMENT?
LES ORDINATEURS VOUS FONT ENCORE PEUR
C'EST QUE VOUS N'AVEZ PAS ENCORE VU:

AMIGA

Dumoulin
INFORMATIQUE D.R.

271-2316
783, MISTRAL
(COIN 8250, ST-HUBERT)



L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



RESTAURANT

Briskets

Plus casse-croûte que restaurant, se payant néanmoins le luxe d'une installation dans une maison victorienne de la rue Bishop (au 2055, entre Maisonneuve et Sherbrooke), Briskets relance un débat qui passionne les Montréalais depuis des décennies: où trouve-t-on le meilleur smoked meat en ville? Sa situation en plein cœur du plus urbain des campus universitaires de Montréal - celui de Concordia - lui confère l'allure d'un de ces cafés étudiants comme on en voit par dizaines à Boston. Clientèle et personnel décontractés, bilinguisme très «Entente cordiale», bonne humeur. Et la maison victorienne, Montréal, quoi! Frites maison pas mal et tomates à l'aneth plutôt bonnes. Le smoked meat, maintenant. Le meilleur en ville? Tentant d'affirmer que oui. Surtout qu'on insiste pour vous dire qu'il ne comporte aucun additif chimique et qu'on n'y injecte aucune saumure. Belle couleur et bonne odeur. Bon, d'accord! C'est le meilleur.

RESTAURANT

Le Jardin Saint-Denis ouest

Rapide Mme Françoise Kayler qui a tôt fait d'aller vérifier si le passage d'est en ouest du Jardin Saint-Denis avait affecté la qualité de l'établissement et celle de sa cuisine. Très heureuse d'apprendre que non. La description qu'elle en fait porte à croire que le «Jardin» demeure l'une des bonnes tables de Montréal. 2090 rue de la Montagne. Une rue qui semble vouloir retrouver sa splendeur des années soixante et dans laquelle abondent les restaurants de qualité.

EXPOSITION

Avec vue sur le paysage

Un bien joli nom pour désigner la prochaine grande exposition du Musée des beaux-arts de Montréal, celle de James Morrice, à compter du 6 décembre. Décidément, Alexandre Gaudier et ses publicistes savent attirer l'attention: l'annonce montre Morrice disant: «Vous me reconnaîtrez? J'ai vu le monde et je l'ai peint. (...) Dorénavant, vous me reconnai-

trez.» L'esprit fuse jusque dans le slogan de la campagne annuelle de financement de l'institution: «Musée sympa cherche amis en moyens.» Amusant, non?

CINÉMA

Le king des kings

Bédaine, polyester, sous-sol fini, cocotier, capable d'applaudir le chauffeur de l'autobus Québec-Montréal en entrant au terminus Voyageur, autodidacte (qui tenterait de lui enseigner quoi que ce soit?), il n'a qu'une idée en tête mais il la fait valoir. Subtil comme un tapis à poils longs, la grâce d'une chaîne de trottoir, il corrigerait Descartes s'il le connaissait; non seulement je pense mais je suis sûr que je suis. Qu'il est drôle, cet Elvis Gratton!

MAGASINAGE

Rien ne se perd, tout se crée

Personne ne pleurera la prochaine disparition des Terrasses. Aménagées il y a moins de 10 ans, moches, difficilement praticables, «écartantes», son niveau orange méritait le prix citron. En lieu et place, un Centre Eaton de \$120 millions. Avec les projets de l'avenue McGill College, des cour Mont-Royal et des Coopérants, que celui qui a déjà prétendu que le centre-ville de Montréal se déplaçait vers Saint-Denis, se rassole!

OTTAWA

E. D. ministre

Je ne suis pas critique de cinéma mais laissez-moi vous dire que Gilles Carle est le plus grand cinéaste québécois. Dans son plus récent film qui sortira bientôt, je, E. D., joue le rôle d'un ministre. Oui, je. On dit, et je le crois, que j'y livre une solide performance. J'en suis sûr maintenant, j'ai tout d'un ministre: le bagoût, une élégance discrète qui ne passe quand même pas inaperçue, un tel entretient, une urbanité comme on en voit de moins en moins et ce petit quelque chose qui me distingue de mes collègues backbenchers moins doués. Je ne souhaite qu'une chose: que Gilles Carle organise une projection privée pour M. Mulroney au plus sacrant!

POUR LIRE

Jean Basile



Du féminisme «libertaire» à la grossesse

Comme tous les mouvements de grande amplitude, le féminisme a ses écoles qui sont diverses. Micheline de Sève qui enseigne à l'UQAM, sait cela et s'inquiète. Il existe, selon elle, des tendances conservatrices dans le féminisme. Ces tendances contredisent la marche en avant que devrait être, justement, la remise en question qu'ont fait les femmes de la société. Pour Micheline de Sève, féminisme égale liberté. D'où le titre de son ouvrage, *Pour un féminisme libertaire*(1).

Il s'agit d'un ouvrage assez bref mais bien documenté. La partie principale consiste en une analyse descriptive des tendances du féminisme, particulièrement le féminisme des dernières années. Les problèmes étaient multiples, en effet, et multiples les réponses qu'ont amorcées bien des théoriciennes, de Margaret Mead à Betty Friedan. Ne serait-ce que pour ce travail de recherche, le livre de Micheline de Sève serait pertinent. Il a l'avantage supplémentaire de la clarté du discours. Sans emphase, point par point, l'auteure démonte la machine, met à jour une diffé-

rence, voire une nuance. En fait, elle aborde tous les grands moments du sujet, toutes les grandes thématiques que ce soit l'identité de la femme, le corps ou la guerre.

Il va de soi, après la lecture de ce livre, que Micheline de Sève ne se peut classer parmi les revendicateurs se veut «radicale». Pour l'auteure, le féminisme ne sert à rien si son discours et son action ne conduisent pas à la liberté, du moins un peu plus de liberté. Ce combat, d'autre part, ne peut s'adresser aux femmes seules mais à l'ensemble de la société. On l'aura compris. Micheline de Sève postule implicitement que le féminisme doit conduire à une nouvelle forme de société globale où le «rôle» n'existe plus, où chacun, homme ou femme, est polyvalent. En bref, une société plus souple.

La limite de cet ouvrage tient dans le fait que Micheline de Sève n'expose pas clairement ce que serait ce genre de société «libre» qu'elle semble proposer. Elle dit amplement tout ce qu'il ne faut pas, tout ce qu'il ne faut plus. Elle s'arrête là et se contente de quelques pétitions de principe. C'est aussi que le

projet était trop vaste que de tracer en quelques pages le portrait de cette nouvelle société sans pouvoir, donc sans violence. Peut-être aussi, Micheline de Sève voulait-elle montrer sans plus que le féminisme, malgré des analyses réductrices, malgré des tendances néo-conservatrices, n'a pas changé de but.

Elle ne le démontre pas.

Les Françaises et leur histoire

Il était un temps où les Françaises étaient le symbole même de la «jolie petite Madame». Ce n'est plus tout à fait ça. Mais la Française a-t-elle vraiment changé? Voilà la question que se pose Michèle Sarde dans son éblouissant *Regard sur les Françaises* (2). Cet ouvrage, en livre de poche maintenant, est d'ailleurs une réduction d'un livre précédent. On a tout simplement coupé les passages un peu rudes et les redites.

Michèle Sarde a l'avantage d'être française mais de travailler aux États-Unis, ce qui lui donne une bonne distance pour contempler la peinture qu'elle a entreprise de décrire par le menu. Le menu historique car cet ouvrage est essentiellement un cours d'histoire revu et corrigé par un esprit clair et un sens critique sans pitié.

Au fond, ce que l'auteur nous montre, c'est que l'histoire, et l'histoire des femmes, ne va jamais sans ambiguïté. Les femmes sont souvent présentes à l'avant-scène. Quand le rideau se lève pour la vraie pièce, on les relègue très vite dans les coulisses. Sauf si... Mais alors, on retombe dans la vieille histoire de la femme-pêcheuse. En ces jours, où le SIDA fait les manchettes, il ne serait pas vain de lire les trop courtes pages que Michèle Sarde consacre à la syphilis et, naturellement, à la femme comme propagatrice de la syphilis, la femme au sexe vénéréux!

Ce *Regard sur les Françaises* est aussi un livre d'une grande vivacité de style et qui n'épuise jamais le lecteur par une érudition trop lourde même si le savoir de Michèle Sarde paraît considérable. C'est presque un roman pour le plaisir de la lecture.

Un bien joli livre.

(1) *Pour un Féminisme libertaire* par Micheline de Sève, 164 pages, Boréal Express éditeur.

(2) *Regard sur les Françaises* par Michèle Sarde, 600 pages, col. «Actuels», Le Seuil éditeur.

PARLER D'ICI

Philippe Barbaud



Parlons d'argent (1)

L'entêtement de la majorité de nos journalistes à mal écrire le français public tient de la bêtise, de l'ignorance et de la médiocrité. Ouf! Quel soulagement que de pouvoir le dire au moins une fois, sans détour et sans hypocrisie. D'autres que moi se chargent d'ailleurs de le leur rappeler quotidiennement dans les journaux.

Ils font bien, en vérité, les lecteurs qui s'y connaissent un peu, de dénoncer et de corriger les fautes de nos reporters, correspondants, éditorialistes, pigistes et chroniqueurs de tout poil dont le métier consiste à écrire en français pour un public qui désire vivre en français. Mais les journalistes n'aiment guère perdre leur temps à tirer des leçons de la rubrique des «Lettres de nos lecteurs». Bref, si certains d'entre eux s'offusquent d'une telle charge de ma part, si comme on dit ici, le chapeau «ne leur fait pas», il n'en tient qu'à ces malheureuses têtes de Turc d'échanger le chapeau contre la tuque si pour eux mal écrire fait plus authentique.

Cet accès de fureur linguistique s'est emparé de moi lorsque, à plusieurs reprises au cours du dernier mois, j'ai lu, de mes yeux lu, le mot «argent» au pluriel. C'est devenu une manie insensée que d'écrire des choses comme: Le Conseil du Trésor a distribué les argents... ou bien Les argents nécessaires à ce projet ont été obtenus grâce... ou encore Tous les argents n'ont pas été récupérés... Et quand je pense que je suis le p'tit dernier à grimper dans les rideaux pour une telle horreur, je me dis: «Ce qu'ils sont entêtés, ces journalistes, alors!» Ils sont des dizaines avant moi qui les ont attrapés avec cette faute et combien d'autres aussi naïves. Cela fait des années et des années que cette manie est connue et dénoncée, que leurs auteurs sont vilipendés en public et que les dénonciateurs s'époumonnent à leur dire que le mot «argent» n'est jamais pluriel. Les journalistes le savent et pourtant ils récidivent. De vrais têtes de pioche, vous dis-je.

Les journalistes sont-ils à ce point mal payés qu'ils s'imaginent qu'en mettant le s du pluriel au mot «argent», ils en recevront davantage? Qu'ils essaient avec le mot «sable» par exemple, pour voir sur quelle plage des Bermudes ils vont échouer... Auraient-ils l'idée d'écrire: «Le service de la Voirie a acheté tous les sables qu'ils faut pour cet hiver.»? Les mots «sable» et «argent» et leurs semblables ne se comptent pas;

ils sont indénombrables; ils n'acceptent donc pas le pluriel. C'est ce que certains grammairiens appellent un nom «de masse». Puisque vous dites familièrement: «J'ai du foie» (par les temps qui courent, la phrase serait plutôt négative!) en voulant dire: «J'ai de l'argent», il n'y a aucune raison de dire: «J'ai des argents» alors que vous ne dites jamais: «J'ai des foies». Sapristi, ça ne prend pas une tête à Papineau pour comprendre ça!

Alors, pourquoi lit-on encore cette horreur dans nos journaux en 1985 alors que déjà en 1885, le journaliste Oscar Dunn faisait la même remontrance à ses confrères? Les journalistes d'aujourd'hui ne connaissent guère l'histoire du journalisme au Canada français ni celle du combat que certains de leurs prédécesseurs ont mené pour améliorer la qualité de la langue écrite. Sans histoire, il n'y a pas d'expérience. C'est pour cela qu'ils n'apprennent pas à se corriger et qu'ils répètent leurs fautes avec entêtement, comme un disque rayé. Ce que les journalistes ont en tête lorsqu'ils écrivent «argent» au pluriel, c'est en réalité ce que veulent dire des mots comme «les SOMMES», «les CRÉDITS», «les FONDS», «les CAPITAUX», «les ESPÈCES», etc. Ces mots-là raffolent du pluriel. Pourquoi diable les boudent?

Si «les argents» est un pluriel illicite dont nos journalistes font usage, il y a certainement une explication. Je risquerais la suivante: plusieurs d'entre eux, encore aujourd'hui mais surtout dans l'ancien temps, ont reçu une formation en droit. Avocats patentés ou non ou bien juges à la retraite ou encore simples clercs, ces hommes de loi savaient manier la plume assez bien pour prétendre faire du journalisme au Canada français. Or «les argents» était une expression qu'aimaient employer les gens de robe dans les textes juridiques à l'écriture maniérée: contrats entre particuliers, testaments, lettres promissaires, servitudes, etc. Il est donc assez naturel que la même expression se soit répandue dans le jargon propre au métier de journaliste.

Mais l'origine juridique de cette expression fautive n'impressionne plus personne de nos jours. En revanche, le mot «argent» fait encore l'objet de controverses devant les tribunaux. Il y a quelques années, il a fait l'objet d'un «litige linguistique» en Cour supérieure parce que les héritiers n'étaient pas d'accord sur sa signification exacte... (à suivre)

Université de Montréal

Êtes-vous fort(e) en français?

- Le voyage ne commençait pas sous les meilleur... auspices.
1) s 2) es 3) (n'importe) 4) (selon la connotation)
- Les gars construisent un canot et l'enduisent de goudron. (Passé simple)
1) rent, sirent 2) sirent, rent 3) rent, rent 4) sirent, sirent
- La seule chose que j'... à lui reprocher, c'est cette manie qu'elle a de tout répéter.
1) ai 2) aie 3) (n'importe) 4) (selon le sens)
- Le peu d'exigences qu'il avait montr... rempliss... d'aise ses protecteurs.
1) é, ait 2) ées, ait 3) ées, aient 4) (n'importe)

Ces questions sont tirées du cahier d'exercices de CAFÉ

Réponses: no 1: 1, 2, 3, 4 Réponses: no 2: 1, 2, 3, 4 Réponses: no 3: 1, 2, 3, 4 Réponses: no 4: 1, 2, 3, 4

Cours autodidactique de français écrit



Cours par correspondance individualisé, informatisé et crédité. Ouvert à tous.

Date limite d'inscription: le 27 décembre 1985
Frais d'inscription: 25\$

Information: 343-7393

☐ Veuillez m'expédier votre dépliant et le formulaire d'inscription

Nom/prénom

Adresse

Code postal LP 22-11-88

Retourner ce coupon à: CAFÉ Université de Montréal C.P. 6128 succursale A Montréal (Québec) H3C 3J7



GILLES ARCHAMBAULT

Certains romanciers s'imposent lentement et paraissent lointains, tandis que d'autres deviennent des amis intimes parce qu'ils apportent des réponses aux questions qu'on se pose au jour le jour. Gilles Archambault est justement un de ces écrivains qui savent communiquer nos propres interrogations à travers des personnages, femmes et hommes, dominés par le doute et la recherche du sens de la vie. On s'identifie à eux parce qu'ils sont sympathiques et séduisants. On passe un moment en leur compagnie et on se dit qu'ils nous ressemblent avec leurs qualités, leurs défauts et leurs faiblesses. En même temps il sait démystifier le malheur en reconnaissant que cette sorte de pessimisme oppressant qui s'empare des gens du Nord par de grises journées de pluie, comme ça, sans raison évidente, n'est pas et ne sera jamais comparable à un vrai drame humain.

« Malgré toi, tu joues au désespoir, tu ne veux pas accepter le bonheur », écrit-il dans son roman *Le tendre matin*. « Si on t'enlevait toute raison de gémir, tu aurais honte de ton bien-être. La seule image de toi que tu admettes est celle d'un homme torturé... Pour t'excuser d'avoir raté certains espoirs, d'avoir manqué à des engagements, que d'ailleurs personne n'exige de toi, tu répètes que tu n'es rien, que tu es malheureux, que la vie te glisse entre les doigts. »

Le romancier s'introduit tout doucement dans notre quotidien et parvient par la simple magie de son écriture à nous rejoindre. En quelques phrases des problèmes qui sont aussi universels que les relations entre une femme et un homme qui s'aiment, ou encore entre un père face à son fils, adolescent de notre époque et adulte pas très sûr de lui, se précisent et se dédramatisent.

Prenez *Parlons de moi*, un roman paru en 1970, et laissez-vous aller au fil des pages. « Moi, au moins », écrit Gilles Archambault, j'avais la chance de m'opposer à un père nettement agressif, qui envisageait nos relations dans une perspective de lutte. Je me dérobaïs, la plupart du temps, mais ça ne fait rien, je sentais qu'il m'épiait. Il était là. » Désormais, la relation n'est plus la même. « Être père ne veut pas dire surveiller sa progéniture, vérifier si le fils ou la fille s'appête à vous déclarer hors de course. En fait, mon fils, n'aurait pas à insister beaucoup pour que je lui concède tout à cet égard. Il y a belle lu-

rette que je ne me considère plus que comme un être de bonne volonté, tout à fait inoffensif, voué pour ce qu'il lui reste de vie aux échecs mineurs et aux joies plus humbles encore. »

Ce n'est pas l'image d'un père héroïque, exemple et modèle difficile à imiter, mais celle qui rejoint les préoccupations d'une multitude. À travers les romans de Gilles Archambault vous trouverez ainsi beaucoup de ces réflexions que vous avez cru vous appartenir en propre, sur le travail, sur la réussite ou l'échec professionnel, sur l'amour et aussi sur cette société québécoise qui manque toujours encore de confiance en elle-même.

« Et bien, baptême, je n'ai eu qu'à penser à mon statut de Québécois pour me sentir fouetté », lirez-vous dans *La fleur aux dents*. « Pas de défaitisme pour moi ! Je comprenais enfin Alain qui, toute sa vie, avait réalisé des exploits étonnants à seules fins, disait-il, de se mesurer à des étrangers. Par exemple, ce travail surhumain qu'il avait accompli à bord d'un navire dans le port de Southampton, tout simplement parce qu'il ne voulait pas qu'un Québécois eût l'air froussard à côté des autres débardeurs. » Le besoin de s'imposer, de s'affirmer et de se libérer ainsi du complexe d'infériorité se reflète dans les agissements des personnages, mais souvent ils posent aussitôt la question : à quoi bon ?

En 1981, Gilles Archambault a eu le Prix David. Il a à son actif des chroniques, des articles, des romans, des nouvelles et des textes dramatiques. *La fleur aux dents*, son roman publié en 1971 a donné lieu à une adaptation cinématographique et son autre livre *Les pins parasols* a été traduit en anglais par David Lobdell et publié par Oberon Press, ce qui signifie qu'il a pu s'imposer de diverses façons tant que romancier. Et puis vous entendez souvent son nom à Radio-Canada, puisqu'il y réalise des émissions sur la littérature et aussi sur le jazz, sa grande passion dont ses héros parlent beaucoup. Et pourtant, dans son dernier livre *Le voyageur distrait*, il ne cesse de raconter à travers la vie de Michel, l'étendue de la solitude de l'artiste.

« Tu as parlé de l'amour dans tes livres, d'attachements plus ou moins profonds, tu as varié presque à l'infini les rapports entre les êtres dans des textes destinés à la télévision, mais lorsque le sort t'a mis en présence de la solitude tu n'as plus

su comment réagir. »

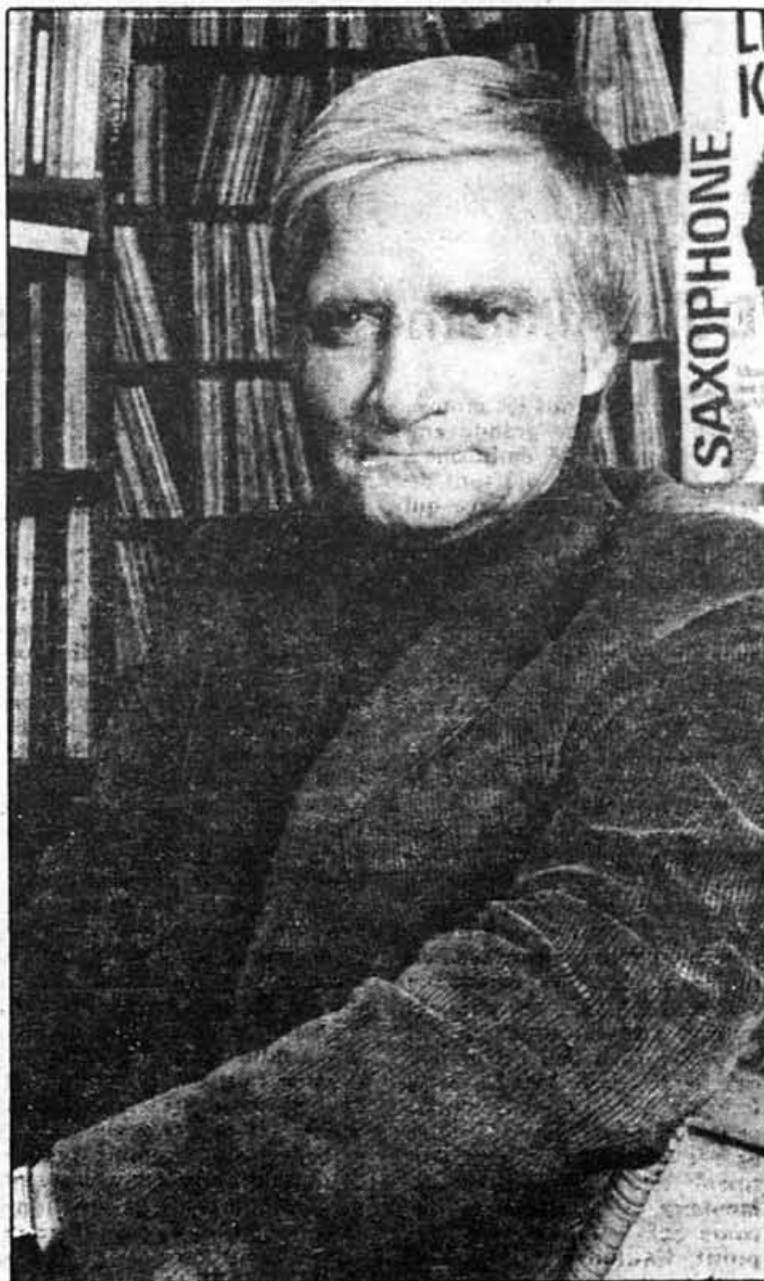
L'écrivain avoue que la vie, la réussite, la carrière, aussi brillantes puissent-elles être, ne permettent pas de faire disparaître la soif d'un amour partagé, de tendresse ou plus simplement d'une présence amie. Dans ce roman vous trouverez Andrée, une femme exigeante, Melanie, délicate et discrète qui a un métier et ses propres préoccupations professionnelles et Claude, la jeune fille « libérée ». Michel et son meilleur ami, Julien, professeur d'université, partent en voyage d'études et reviennent les mains vides, ayant abandonné le projet d'écrire ensemble un essai sur Kerouac, le grand écrivain mort dans la misère.

C'est cela, la trame, l'action. Mais il y a également et peut-être surtout une réflexion sur l'existence et sur la fin de toutes choses, sur la sérénité, sur l'enfance et sur les relations entre les êtres qui sans le vouloir se déchirent et se font mal inutilement. Un beau roman, marqué par un certain humour, qu'on retracera aussi dans ses autres oeuvres, et par une vision du monde faite de nuances et de demi-teintes.

Selon son premier éditeur, Pierre Tisseyre, « Gilles Archambault est un excellent écrivain qui creuse le sillon difficile de l'anti-héros. Persévérant, têtu, il apporte quelque chose de nouveau dans la littérature québécoise », quelque chose qui correspond pourtant à la tradition historique et à l'esprit qui existe dans la société dont il est issu.

Intimiste, Gilles Archambault trace les portraits des hommes qui doutent d'eux-mêmes et qui constamment insatisfaits poursuivent leur chemin tout en rêvant d'atteindre des sommets et de vaincre des obstacles qui leur paraissent infranchissables.

« J'ai rencontré Gilles Archambault, en 1963, raconte Pierre Tisseyre. Il est venu m'apporter le manuscrit intitulé *Une suprême discrétion*. Au cours de sept années qui suivirent il m'a donné quatre autres livres, puis, un jour, il est entré dans mon bureau pour me dire au revoir. C'était l'époque où j'avais des problèmes de distribution et je n'ai pas voulu le retenir, mais j'en ai gardé un très agréable souvenir. Un éditeur s'attache toujours à ses écrivains surtout si, comme c'est mon cas, il a eu la possibilité de publier leurs premières oeuvres, puis de suivre leur évolution d'un roman à l'autre. Après tout je suis celui qui a publié la plupart des auteurs qué-



Le romancier Gilles Archambault.

photothèque LA PRESSE

bécois qui ont fait leur chemin et sont reconnus aujourd'hui... »

Gilles Archambault gagne à être découvert, d'un livre à l'autre. Et puis, c'est lui-même qui avait dit un jour dans une entrevue que « chaque écrivain a besoin d'un écho », soi, entre autres, des lecteurs qui réagissent. Alors écrivez-nous, comme ça, tout simplement, ce qui vous vient à l'esprit. Voulez-

vous qu'on vous parle dans cette chronique d'un auteur québécois en particulier? Êtes-vous une lectrice assidue et si oui comment faites-vous vos choix ?

Vos lettres doivent être adressées à : Alice Parizeau, La Presse, 244, rue Saint-Jacques, Montréal, H2Y 1L9, et je vous promets de tenir compte, dans la mesure du possible, de vos goûts et de vos préférences...

À LIRE OU À RELIRE

- Une suprême discrétion*, Mtl, Cercle du Livre de France, 1963
- La vie à trois*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1965
- Le tendre matin*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1969
- Parlons de moi*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1970
- La fleur aux dents*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1971
- Adaptation cinématographique par Thomas Vamos, ONF, 1976
- Enfances lointaines* (nouvelles), Montréal, Ed: Quinze, 1972
- La fuite immobile*, Montréal, Ed: Quinze, 1974
- Les pins parasols*, Montréal, Ed: Quinze, 1976
- (Trad. David Lobdell, Oberon Press, 1980)
- Les plaisirs de la mélancolie*, Montréal, Ed: Quinze, 1980
- Le voyageur distrait*, Montréal, Éditions Stanké, 1981
- Tricycle suivi de Bud Cole Blues*, textes dramatiques, 1974
- Stupeurs, proses avec des illus. de Jacques Brault*, 1979

POUR ÉCOUTER

Mario Masson



That Good Old Jazz

Ouais! Bon, ben, l'hiver est là. Et cette constatation ne provient pas, bizarrement, de ce que l'on a amputé aux jours une bonne partie de leur clarté, ni même qu'il y ait de la neige impertinemment vautrée sur le balcon. Il s'agit plutôt d'une mutation dans mon écoute musicale. Cette mutation est invariable. Je délaisse à l'automne les rythmes abrupts de la musique pop pour me laisser engourdir par des sonorités plus feutrées, plus chaleureuses, qui enveloppent comme un édredon le frileux que je suis. Il s'agit parfois de musique classique, mais surtout de blues et de jazz. En fait, il s'agit essentiellement de jazz. Cette année, je dois le début de mon hibernation au magnifique saxophoniste Lucky Thompson dont le talent n'a jamais reçu la reconnaissance qu'il méritait. À mi-chemin entre Coleman Hawkins auquel il emprunte la génération de son et Lester Young, l'un des grands mélodistes du jazz, Lucky Thompson est un virtuose du sax dont la sonorité et l'attaque laissent présager, au début des années 50, l'apparition du Hard Bop

dont Coltrane allait devenir une valeur sûre.

Ce Lucky Thompson dont la musique m'était un plus authentique signal de l'arrivée de l'hiver que la neige même, je l'écoute sur le disque Lucky Thompson, volume 1, étiquette Disques Swing, sur lequel on retrouve Emmett Berry, Martial Solal et nombre de musiciens français. Les enregistrements faits à Paris datent de 1956. Un très beau disque, plein d'âme et d'émotion.

D'ailleurs la maison Disques Swing n'arrête pas à Thompson l'impression de disques de jazz « classique » fort intéressant. Jugez-en par vous-mêmes!

Je commence donc par Bill Coleman, trompettiste classique, subtil, qui brode avec élégance des lignes mélodiques souples et nerveuses. On peut entendre sur ces enregistrements de 1936-38 Django Reinhardt et Stéphane Grappelly. C'était, faut-il le rappeler, la grande période du quintette du Hot Club de France.

Un autre disque Swing met en vedette le saxophoniste Coleman Hawkins avec son All Star Band dans lequel on retrouve encore Reinhardt et

Grappelly et le saxophoniste alto Benny Carter et son groupe The Chocolate Dandies parmi lesquels il y avait Sonny White et Ben Webster. Ces enregistrements de Paris datent des années 30. Pour le plaisir, il fait entendre ce que chacun fait du classique Sweet Georgia Brown.

Sur une autre production Swing, il y a le trompettiste Clark Terry, accompagné par son Big Band et plus particulièrement Martial Solal au piano. Clark Terry interprète un fort beau « No Problem » de Duke Jordan, de même qu'une musique de film qui répond au titre de « Et tu me regardes ». Il faut noter enfin que plusieurs pièces ont été écrites par Solal dont les qualités de compositeur sont indubitables. Ces enregistrements parisiens de 1960 sont de très bonne qualité.

Swing Records met aussi en vedette des musiciens moins connus mais néanmoins importants comme, par exemple, Eddie South que l'on considère comme le premier grand violoniste de jazz; c'est un virtuose délicat à l'improvisation inspirée et au son riche et jovial. L'accompagnent Django Reinhardt et Stéphane Grappelly, qui eux aussi ne sont pas des manchots. Sur cet album, il y a du jazz, mais aussi des improvisations inspirées de la musique



classique, de Bach plus particulièrement.

J'ai découvert de plus des musiciens que je connaissais de nom ou dont je n'avais tout simplement jamais entendu parler. Comme le International Jazz Group dont la musique swingue de manière irrésistible. La section des cuivres est remarquable. Elle pousse avec ardeur sur les lignes mélodiques qui n'attendent que cela pour prendre de l'ampleur. Sur un autre album, on peut écouter Willie Lewis et ses Entertainers, grand orchestre dans lequel il y a Benny Carter et Bill Coleman. C'est un jazz vieux style, sautillant, pétant d'énergie et de vitalité, avec à l'occasion un chan-

neur qui vient pousser sa beuglante. Malheureusement le bruit de fond est très élevé.

Et enfin il y a Jonah Jones avec ses All Stars. Ce disque est intéressant à plusieurs égards, mais surtout à cause de la présence de nombreux musiciens français comme André Persiani, Michel de Villers, Roger Guérin et le guitariste Jean-Pierre Sasson. Rien d'étonnant à cela, les enregistrements ont été faits à Paris en 1954.

D'ailleurs en ces temps-là, les jazzmen noirs étaient bien mieux reçus en France qu'aux États-Unis. À Paris, ils étaient des vedettes; ils n'avaient pas à passer par la porte des cuisines pour se rendre sur la scène, comme c'était le cas aux States. Alors si vous aimez le jazz, le jazz classique, bien fait, bien rendu, avec les Disques Swing, vous êtes bien servis. Ciel, on jurerait une publicité. Et pourtant je n'invente rien. C'est un velours que ces disques...

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

JANE WIEDLIN
IRS 5638

*** 1/2

Première aventure solo pour madame Jane Wiedlin qui tenait la guitare rythmique dans le groupe des Go-Go's qui a éclaté il y a quelques mois. Il y a du punch dans l'air avec Jane car par rapport à ce que les Go-Go's faisaient, un petit peu cerise et ananas, ce côté léger de leurs disques qui était leur marque de commerce est dans le disque de Jane Wiedlin totalement introuvable; elle mène une campagne contre la superficialité. Jane met les poings sur la table et dit les choses clairement, directement. Elle ne fait pas semblant, elle est elle-même et est dotée d'un vrai talent de compositeur. Textes sensibles, mélodies superbes, arrangements fins, voix un peu trop petite fille, ce qui cause des problèmes à quelques endroits malgré qu'elle connaisse le manque de pouvoir de ses poumons. Enfin, pour clore cet exposé, Wiedlin prouve que l'émotion et la beauté d'une chanson ne vont pas forcément avec la mode. Elle est une excellente chanteuse qui allie le savoir au savoir-faire et je suis là pour vous le faire savoir.

JEAN-LUC PONTY
«FABLES»
ATLANTIC 7812761

Drelin, drelin! Youkaïda, Youkaïda! Prout, prout cadère! Sonnez grelots, résonnez violonette, revoilà Pon Pon! Il a vraiment les fusibles calcinés. Une musique qui a l'épaisseur du papier à cigarette, arrangements pour les magasins K-Mart. Compositions fantoches mort-vivantes; inspiration vasouillarde mortellement ennuyeuse. Un disque chichiteux et parfumé. Pourtant, Jean-Luc Ponty n'est pas le premier venu, mais en 1985 il ne vaut plus tripette. Bref, notre consternation est légitime à l'écoute de cet album pauvrement mode, et encore. Rien ne parvient à sortir ce vinyle de la poutine. L'album, lui, est disponible chez tous les Rois de la Patate.

EDDIE MURPHY
«HOW COULD IT BE»
COLUMBIA FC 39952

1/2

C'est pas parce qu'il chante que c'est drôle. J'vous le dis tout de suite, rien de neuf, parfaitement niés, et ça sonne kit préfabriqué. À 25 ans, Eddie Murphy a de la gloire tout le tour de la tête, en plus d'être riche et blasé. Et son disque en est le reflet. Il s'est entouré pour faire ce disque de deux célèbres valeurs de la musique noire: Rick James et Stevie Wonder pour la production de trois chansons. Eh bien, même avec eux il nous ennuie, tout ici a été aplati, ratissé, nivelé. Chansons à fadeur modulée, les siennes avec, car le monsieur écrit et compose. Murphy chante d'une petite voix fluette et flasque. On regrette, ce n'est pas très rigolo tout ça. Eddie ne plaisante plus, look sérieux, veston cravate, bien rangé puisque la marginalité et la provocation ne l'intéressent plus. Il est devenu une locomotive du showbiz coincé dans son image d'amuseur public. Ce disque n'aura pas l'Oscar de l'humour noir... Recommandé aux algues flottantes et aux fourbus de naissance.

MADNESS
«MAD NOT MAD»
Geffen XGHS 24079

Je ne peux vraiment pas être impartial avec ce groupe, parce que je me suis trop souvent éclaté en party avec lui pour que les bons souvenirs ne s'en viennent pas un peu d'embuer les lunettes. Les Madness sont un chouette groupe. Alors voilà. Good time music. Pour les pieds. Mais pas bête non plus. C'est frais, ça tranche et ça excite. La basse qui roule, chapel de riffs qui indiquent cette ferveur du rock. Madness expose un son typique, hoquetant et coloré. Une bande d'allumés fumigènes qui tricotent de ces mélodies qui entrent tout de go dans le crâne. Que faire devant tant de surprises? On tourne le disque plusieurs fois sans que la moindre faiblesse apparaisse. Le souffle! Ça déménage ferme tout du long. C'est du ska claquant et corsé, mélange spécial. Ça pète de partout et en stéréo. Le son a gagné en puissance et en modernité. Insidieusement ce concoctage s'emparera des cellules de votre corps pour vous entraîner vers une danse sans fin.

PLEIN
AIR

Simone Pluze



Pour des vacances d'hiver à la ferme

« **J**e rêve d'un Noël tout blanc... J'aime à revoir mes joies d'enfant : le sapin scintillant, la neige d'argent... Noël, mon beau rêve blanc !... » Dans un mois, ce sera Noël. Noël et son cortège de cadeaux, de visites, de rires et de baisers enneigés ! Oui, même si on ne l'avoue pas toujours, on rêve d'un Noël tout blanc. On se plaît aussi à imaginer une nuit de Noël aux gros flocons couvrant les arbres et le chemin de campagne sur lequel glisse, au son des clochettes, un traîneau tiré par un cheval. Bien emmitoufflés sous des couvertures de fourrure, collés les uns aux autres, on s'en va à la messe de minuit. Les lumières brillent aux fenêtres des maisons du village flanquées d'un sapin de Noël. La fête est dans l'air ! On se sent léger, léger, comme ces flocons qui tournoient doucement avant de se poser sur le sol.

Cette image du bon vieux temps est difficile à vivre de nos jours. On ne peut qu'en avoir la nostalgie. J'ai eu beau parcourir en entier la brochure — fort invitante, par ailleurs — conçue par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche en collaboration avec le Regroupement des organismes nationaux de loisir du Québec dans le but de faire connaître aux gens la liste exhaustive des municipalités où sont localisées les fermes offrant d'agréables séjours aux citadins en toutes saisons, je n'ai trouvé aucun endroit où il est encore possible de se rendre à la messe de minuit en traîneau ! Cependant, j'y ai trouvé des tas de fermes pouvant servir de lieux de fêtes et de vacances hivernales. « Chacune d'entre elles a fait l'objet d'une sélection de la part de la Fédération des Agricotours du Québec avant d'être reconnue par son conseil d'administration. Vous êtes donc assurés d'y trouver confort, propreté et accueil chaleureux », dit le MLCP. C'est, en fait, à une expérience unique en milieu naturel à laquelle vous conviez Agricotours. Pendant le nombre de jours que vous le désirez, vous partagez le mode de vie de l'agriculteur chez qui vous prenez vos repas — ils sont copieux et délicieux, paraît-il —, dormez et passez vos journées et vos soirées, participant également, si le cœur vous en dit, aux travaux de la ferme. Et, puisque la ferme se trouve évidemment dans un endroit de rêve enneigé, vous vous promenez en ski ou en raquette, vous



Invitant, n'est-ce pas ?

patinez sur la patinoire du village ou sur le « rond » tout près de la maison vous emmaganisez une tonne d'air pur et vous vous roulez dans la neige ou encore glissez en toboggan. Sans parler des autres activités offertes selon la région où vous êtes reçu : cours de patinage artistique à Sutton, équitation au Mont-Saint-Grégoire, film éducatif sur l'environnement à Sainte-Julie, ski alpin à Thurso (Outaouais), promenade en traîneau à Saint-Armand ou au Mont-Saint-Grégoire (mais pas la nuit de Noël!), visite d'un atelier de jouets de bois à Saint-Roch-des-Aulnaies (région de Québec), d'un centre d'écologie à Saint-Irénée-de-Charlevoix, du zoo de Saint-Félicien à Notre-Dame-d'Hébertville, de la chute à l'Ours à Saint-Edmond-des-Plaines... et j'en passe!

Paisible, chaleureux et économique

Ces séjours à la ferme sont offerts aussi bien aux familles, personnes seules, couples, groupes d'amis qu'aux personnes âgées ou handicapées. La famille monoparentale trouvera par ailleurs dans ce mode de vacances à la campagne une façon

idéale de se retrouver, à peu de frais, dans la tranquillité d'un foyer d'agriculteurs aux bras ouverts. « Très vite, vous adopterez le rythme de la maison et vous vous sentirez entourés d'amis », dit le MLCP. Sans être envahis toutefois par une cinquantaine de vacanciers aux goûts différents — comme c'est le cas dans les auberges ou bases de plein air —, puisque la plupart des fermes n'ont, en moyenne, qu'une capacité d'accueil de 4 à 7 personnes. « Ce qui veut dire que vous vous retrouvez comme en visite chez un parent », dit Lili Turgeon, agricultrice ouvrant sa ferme aux citadins depuis 12 ans. Et elle ajoute : « Les gens sont libres de faire ici ce qu'ils veulent. Habituellement, les enfants surtout aiment aller nourrir nos chèvres, nos poules et nos lapins. Ils apprécient beaucoup ce contact direct avec les animaux ! Notre ferme étant située à Rougemont, nos invités sont par ailleurs comblés au niveau des sports d'hiver ; ainsi, la montagne de Rougemont leur offre ses 65 kilomètres de ski de fond. » Et Lili Turgeon d'avouer avoir commencé à « ouvrir sa maison aux gens afin de rencontrer du monde ». Pour elle, chaque personne re-

que devient une « parenté lointaine qu'on a hâte de connaître mieux ».

Il n'en coûte que \$30 (adulte), \$25 (12 à 18 ans) et \$10 (5 à 11 ans) par jour pour cette merveilleuse expérience à la ferme (trois repas compris). Les enfants de 0 à 4 ans sont reçus gratuitement, tandis qu'il en coûte \$25 par jour pour un enfant seul (5 à 11 ans) et \$30 pour un adolescent seul (12 à 18 ans). Certains agriculteurs mettent à votre disposition une résidence secondaire située à proximité de la maison de ferme. Vous y trouverez la literie et la vaisselle. Tarif : entre \$135 et \$250 par semaine, selon les résidences. Pour ceux qui aiment « la vie privée ».

Un choix de huit régions et de 51 fermes

Vous avez le choix entre huit régions du Québec / Bas-Saint-Laurent-Gaspésie, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Trois-Rivières, Estrie, Montréal, Outaouais et Abitibi-Témiscamingue — pour vivre ces vacances de neige à la ferme. Par ailleurs, 51 fermes sur les 55 indiquées dans la brochure du MLCP — quatre ne sont pas ouvertes

durant la saison hivernale — vous sont offertes sur un plateau d'argent. Capacité totale d'accueil : environ 315 personnes. Hâtez-vous de faire vos réservations ! Et ne vous en faites pas si vous n'avez pas de voiture pour vous rendre au lieu choisi : « Pour un coût minime, dit le MLCP, l'agriculteur-hôte viendra accueillir au transport public le plus près de chez lui les vacanciers qui n'ont pas de moyen de transport privé à leur disposition. Et n'oubliez pas d'apporter des vêtements chauds !

Pour information et réservation :
Fédération des Agricotours du Québec
Stade olympique,
4545 ave Pierre-de-Coubertin
C. P. 1000, succ. M
Montréal, Qué.
H1V 3R2
Tél. (514) 252-3138

N.B. Certaines fermes ne sont pas ouvertes entre le 25 décembre et le 2 janvier. Par contre, plusieurs vous permettent d'y fêter Noël et le jour de l'An, comme dans l'bon vieux temps!

Aux Éditions La Presse
 Pol Martin propose,
 réunies en un seul volume,
 près de 400 recettes,
 toutes aussi
 délicieuses
 que faciles à
 réaliser.

Du potage au dessert, les adeptes de plus en plus nombreux de la cuisson au four à micro-ondes trouveront les mets qui conviennent à leurs besoins. Et, pour qu'ils puissent profiter pleinement de ce mode de cuisson, Pol Martin a inclus de nombreux conseils sur la préparation de certains aliments ainsi que sur l'utilisation du four. Le tout agrémenté de superbes photos en couleurs.



L'ENCYCLOPÉDIE MICRO-ONDES



POL MARTIN

416 pages
 en couleurs

Reliure cartonnée
 de luxe

● RECETTES FACILES

Toujours avec la façon
 par étapes, illustrée en couleurs

EN VENTE PARTOUT

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

BON DE COMMANDE

519
 Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «L'encyclopédie micro-ondes Pol Martin» au prix de 39,95 \$ l'exemplaire, plus 1 \$ de frais de poste et manutention.

Je suis abonné(e) à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «L'encyclopédie micro-ondes Pol Martin» au prix de 31,95 \$ l'exemplaire, plus 1 \$ de frais de poste et manutention.

No d'abonné(e).....
 IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Editions La Presse, Ltée.

Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement:

MASTERCARD No.....
 VISA No.....

À retourner aux:

Éditions La Presse, Ltée, 44, Saint-Antoine Ouest
 Montréal (Québec) H2Y 1J5

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL..... TEL.....

TOTAL ci-joint.....\$ (plus 1\$ pour frais de poste et manutention)



COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service
 rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h.

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.